

LE TERROIR

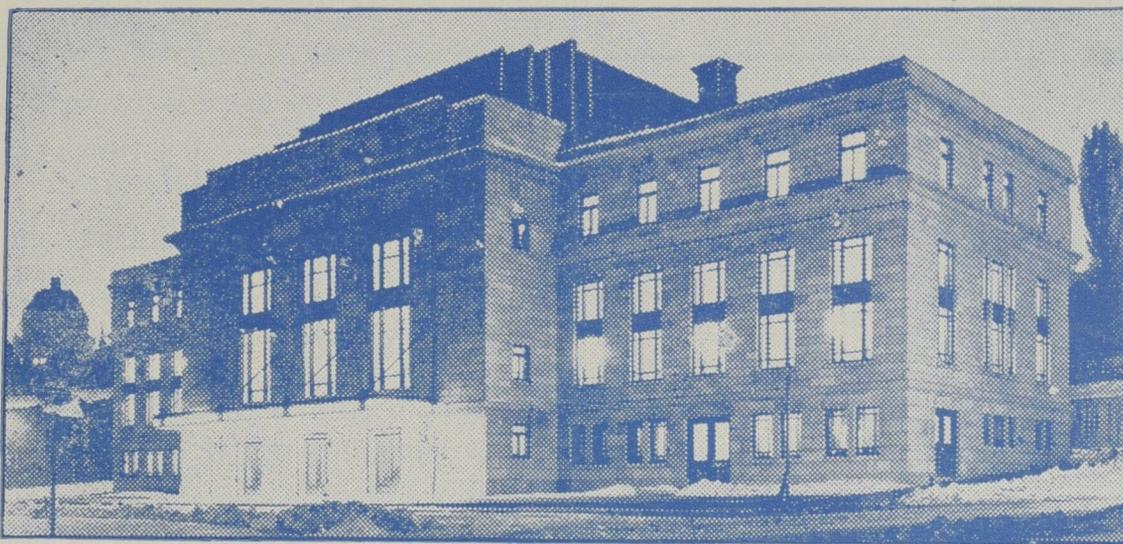
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

“C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays.”

C.-A. HENRY,
Ministre de France au Canada.

LE “PALAIS MONTCALM”, A QUEBEC

(Vue prise la nuit)



C'est dans ce théâtre municipal que le concours du Gala dramatique régional aura lieu, les 20, 21 et 22 de mars. Les cercles vainqueurs, de un à trois, se rendront, plus tard, à Ottawa, pour le concours final ou national. Ce festival dramatique a été lancé par S. E. le Gouverneur général Lord Bessborough. Toutes les provinces y prennent part. De riches trophées seront remis aux vainqueurs : l'un aux cercles de langue française, un autre à ceux de langue anglaise et un troisième au meilleur groupe sur l'ensemble.

Réfrigération

Electrique



Faites un placement dans
une

GLACIÈRE

ÉLECTRIQUE

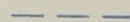


Elle se paye par elle-même
en aliments conservés
et en
commodité.

REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous



Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

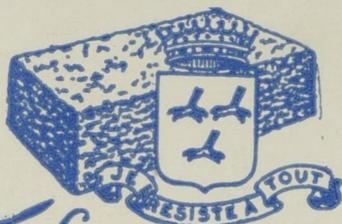
5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
diffé-
rentes.

*La
Frontenac*

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

BRIQUE FRONTENAC, Limitée

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL.: 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - Gérant-Général

“LA LAITERIE LAVAL Enr.”

Pour votre sécurité personnelle et celle de votre famille employez le lait “LAVAL”, et si vous désirez savoir pourquoi venez visiter la laiterie.

Téléphonez à 4-3551 pour une commande d'essai et vous serez convaincus des qualités supérieures de notre produit.

**NOS 21 VOITURES
VOUS ASSURENT UN SERVICE
PROMPT.**

“LAITERIE LAVAL” 237, 4ème Avenue.

CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec

EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron
Président

Mlle G. Caron
Secrétaire

BUREAU:

5, rue Vallière

QUÉBEC.

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La
seule Banque
d'Epargne à
QUEBEC

Sommaire

	Pages
Les livres de récompense, <i>D. Potvin</i>	2
D'un mois à l'autre, <i>D. Potvin</i>	3
La Symphonie de Victoriaville	4
Le Masque du Québec, <i>G.-E. Marquis</i>	5
L'Echo musical et artistique, <i>J.-H. Philippon</i>	8
L'Enfant prodigue, <i>Gérard Caron</i>	10
Québec, <i>H. V. Morton</i>	12
Québec à 90 minutes de Montréal, <i>Lorenzo Masson</i>	13
Impressions de Rhénanie, <i>Henri Perrault</i>	14
Le sténophone, <i>Maurice Brodeur</i>	16
La Côte Nord, <i>Aug. Galibois</i>	18
Québec à 90 minutes de Montréal (suite) <i>Lorenzo Masson</i>	20

L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

**BANQUE
CANADIENNE
NATIONALE**

Actif,

\$146,000,000

**13 SUCCURSALES A
QUEBEC**

Notre personnel est
à vos ordres.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XIV No 9

— BUREAU, 5, rue Vallière, QUEBEC —

FEVRIER 1933

Les livres de récompense

C'est généralement au mois de février que les commissions scolaires de la province commencent à faire l'achat des livres de récompense destinés aux élèves des écoles sous leur contrôle. La présente période de l'année est donc favorable pour attirer leur attention sur ce sujet qui a déjà, d'ailleurs, fourni matière à maints articles et à quelques intéressantes polémiques.

L'on a déjà douté que la loi passée par le Conseil Législatif, voilà quelques années, obligeant les commissions scolaires à acheter pour les livres de récompense au moins pour le tiers de l'argent dont elles disposent en ouvrages d'auteurs canadiens, n'aurait jamais été observée à la lettre. D'un autre côté, l'on a publié des statistiques qui démontreraient que les commissions scolaires achètent suffisamment de livres canadiens pour satisfaire à la loi. Qui a raison? Pour notre part nous voudrions non seulement que l'on respectât la lettre de la loi mais que l'on en dépassât l'esprit.

Il y a une vingtaine d'années, nous avions fort peu de livres canadiens et ils coûtaient chers. Aujourd'hui, le livre indigène existe et il se fait tous les jours de louables efforts pour le rendre accessible à toutes les bourses. Quant au livre étranger, il est un peu plus cher qu'avant la guerre. Le livre n'est pas un article quelconque. Sans prétendre qu'il faille bannir les auteurs français, osons affirmer que les productions de nos écrivains doivent avoir nos préférences. N'est-il pas juste que notre jeunesse étudie tout d'abord les choses du pays avant celles du dehors? Et d'ailleurs, elle s'intéresse d'emblée aux problèmes, aux fiertés, aux aspirations et aux devoirs nationaux.

On sait quelle influence considérable exercent les lectures sur l'esprit des jeunes. Tel ouvrage a décidé d'une vocation, orienté un jeune homme dans une carrière où il excelle, tel autre l'a gagné à une cause chère à toute la race, tel autre encore a déposé dans un cœur bien né le germe d'un sentiment supérieur, gloire de l'humanité. Ne laissons donc pas à des écrivains étrangers à notre atmosphère morale le soin de modeler l'âme et d'orne l'esprit de nos générations de demain. Nous avons des livres canadiens pour satisfaire à tous nos besoins et à toutes nos aspirations. Et puis, sachons donner à nos travailleurs de la pensée l'encouragement qu'ils méritent.

Dans le même ordre d'idée, le choix des livres de prix est plus délicat et a des conséquences plus étendues qu'on pense. Pour l'élève, il est important d'abord de bien connaître son pays avant d'être savant sur les autres contrées étrangères. L'histoire du Canada n'est pas absolument vieille mais elle est féconde et remarquable à maints points de vue. Elle a fourni de sublimes récits qui méritent d'être connus de la jeunesse. A côté des actions de nos grands hommes, la nature a développé chez nous des richesses naturelles que nous devons faire connaître aux jeunes de notre pays. Or, les ouvrages qui traitent de tous ces sujets sont d'utilité primordiale pour les jeunes de nos écoles. Ils doivent être avant tous les autres les livres de récompense que distribuent les commissions scolaires.

DAMASE POTVIN.

D'UN MOIS A L'AUTRE

L'oeuvre de la Société de Géographie et de la Commission de Géographie de Québec. — L'épuration de nos noms géographiques. — Soyons justes pour la Commission. — Les portes historiques de Québec.

Par Damase Potvin.

Un confrère de Montréal s'est amusé, non sans raison, l'autre jour, des noms géographiques plus ou moins barbares, plus que moins, qui déparent un peu trop notre map québécoise. Quand ils ne sont pas baroques, ce sont des noms "à coucher dehors" à cause de la difficulté qu'on éprouve de les prononcer et l'on fait alors des espèces de barbarismes parfois assez amusants, comme les gens du Lac Saint-Jean qui ont fait de "Ashuatmouchuan" tout simplement "Saint-Machouan".

Mais où notre confrère a tort, croyons-nous, c'est quand il tient responsables de ces noms barbares nos commissions de géographie fédérale et provinciale dont il qualifie tous les membres d'ignorants. Pourtant si, peu à peu, disparaissent — ce que l'on devrait, au moins, reconnaître, — de notre province des noms ridicules dont nous avons parfois à rougir, cela est dû surtout au travail accompli depuis au-delà de dix ans par notre Commission de Géographie de Québec surtout qui a continué et qui continue le travail si énergiquement accompli, avant elle, par la Société de Géographie de Québec fondée par feu Eugène Rouillard dont tout le monde a, naguère, apprécié le travail si efficace de ce côté.

Depuis plus de dix ans, disons-nous, la Commission de Géographie de Québec sous le contrôle de l'hon. M. Honoré Mercier, ministre des Terres et Forêts, et composée des principaux chefs de bureaux de l'administration provinciale qui y consacrent gratuitement leur temps, travaille à épurer la toponymie de Québec, et avec un grand succès. Elle a déjà publié deux dictionnaires de noms géographiques dont maintenant l'on ne peut rien dire de mal et pour chacun desquels elle a appliqué les plus strictes règles de nomenclature. Et dans le choix de ces noms, dans leur épellation, les membres de la commission n'ont pas fait preuve d'ignorance, tant s'en faut ni du côté des noms sauvages, ni du côté de la suppression des noms baroques et qui ne veulent rien dire, ni, enfin, en ce qui regarde l'usage que l'on doit faire de l'histoire dans le choix des noms géographiques nouveaux. Car la Commission de Géographie de Québec cherche autant qu'elle le peut à réparer les erreurs du passé dans le baptême de nos accidents géographiques et elle s'efforce de trouver de beaux noms puisés surtout dans notre histoire, pour nos cantons et tous les nouveaux endroits à nommer.

Ce n'est toujours pas la faute de nos commissions de géographie si l'on a appelé une municipalité de Québec "Saint-Stannislus-de-la-Rivière-des-Envies", une autre, "Sainte-Madeleine-du-Cap-de-la-Madeleine", une autre, encore "Sainte-Rose-du-Dégelé", "Sainte-Emilie-de-l'Energie", "Saint-André-de-L'Espouvante", "La Décollation de Saint-Jean-Baptiste",

et, encore, une autre municipalité : "Coeur-Très-Pur-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie-de-Plaisance".

Il y a, dans ces derniers noms, de très pieuses invocations mais qu'il serait ennuyeux d'écrire souvent en tête de ses lettres.

Ce ne sont pas non plus nos commissions de géographie qui ont baptisé certains endroits du district de Québec : "Main-Sale", "La Déchirure", "PainSec", "La Descente-des-Femmes", "Le Trou-de-la-Moutonne", etc.

Tous ces noms, heureusement, disparaissent peu à peu et on les oublie avec bien d'autres. Ils étaient dus à la fantaisie goguenarde de nos gens, de nos braves colons surtout qui exprimaient ainsi leurs premières impressions en arrivant pour s'y établir, dans un coin de la forêt québécoise. D'autres de ces noms, pas baroques le moins du monde, mais trop pieux, sont le fait de gens de bien et de bonnes intentions qui ne prévoyaient pas dans le temps que nous devions vivre, plus tard, dans l'ère de la vapeur et de l'électricité où tout doit être court et aller vite.

Mais, de grâce, n'allons pas accuser, de toutes ces horreurs et de toutes ces erreurs, nos commissions de géographie et celle de Québec surtout dont le travail est des plus louables.

* * * *

On nous a demandé, un de ces jours derniers, des notes aussi précises et aussi concises que possible sur les portes de Québec au sujet desquelles il y a confusion continuelle et précisément celui qui nous réclamait ces notes parlait des "anciennes portes" en désignant les Portes Kent et Saint-Louis actuelles. C'est précisément une erreur que d'employer le mot "ancienne" pour ces deux portes qui sont plutôt contemporaines. On le verra, d'après les renseignements que nous avons puisés à source aussi sûre que possible et que nous avons condensés pour chacune des sept portes que l'on a comptées à Québec.

La première Porte Saint-Louis fut construite sous l'administration du comte de Frontenac. Elle figure sur le plan de Québec de 1693. Elle fut démolie et rebâtie en 1721 puis en 1823 et finalement remplacée par la porte actuelle qui date de 1871.

La Porte Saint-Jean fut également construite sous M. de Frontenac. Démolie par l'ingénieur De Léry en 1720, elle fut reconstruite en 1791. Démolie de nouveau mais partiellement lors de l'explosion de la Poudrière en 1867, elle fut rebâtie à neuf la même année. Elle tomba sous le pic des démolisseurs en 1898 sous prétexte qu'elle gênait au trafic. On ne lui laissa que les deux murs actuels qui ont été restaurés l'année dernière, 1931.

La Porte du Palais était située au tournant de la côte de ce nom, tout près de l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang. Elle fut construite sous Frontenac; réparée en 1720 puis en 1790. Reconstruite en 1823; démolie en 1864.

La Porte Prescott se trouvait en haut de la Côte de la Basse-Ville non loin du Palais Episcopal. Elle fut construite en 1791, démolie puis de nouveau bâtie en 1820. Elle fut complètement rasée en 1871. Elle tenait son nom du général Prescott qui fut gouverneur du Canada de 1796 à 1799.

La Porte Hope fut ainsi nommée en l'honneur du général Henry Hope administrateur du Canada qui mourut à Québec le 13 avril 1789. La Porte Hope se trouvait en bas de la Côte De Léry, au sommet de la Côte Dambourgès. Elle fut construite en 1786, réparée en 1823. Elle alla rejoindre ses devancières succombant sous l'action du temps en 1874 et ne fut pas reconstruite.

La Porte Dalhousie fut érigée à l'entrée de la citadelle en 1827 sous Lord Dalhousie dont elle porte le nom. C'est l'une des seules qui existe encore comme elle a été construite.

La Porte Kent dont la première pierre fut posée en 1879 par la Princesse Louise. Elle rappelle le souvenir du duc de Kent père de la jeune reine Victoria qui séjourna plusieurs années à Québec.

Comme on le voit, trois de ces sept portes ont été construites sous le régime français et toutes trois sous le règne du gouverneur Frontenac. Ce sont les Portes Saint-Louis, Saint-Jean et du Palais, mais aucune de ces portes originales n'existe présentement. Les Portes Saint-Louis et Saint-Jean ont été remplacées par d'autres. Les quatre autres datent du régime anglais et n'existent plus également excepté la Porte Dalhousie. Il est donc plus que le temps que l'on soit exactement fixé sur les grandes lignes de leur histoire.

LA SYMPHONIE DE VICTORIAVILLE

Mouvement artistique nouveau. — Initiative du professeur Daveluy.

Les Cantons de l'Est, qui avaient déjà fourni aux arts et aux lettres une abondante contribution, viennent d'inaugurer un nouveau mouvement artistique important. Il y a un peu plus d'un an, M. Lucien Daveluy, professeur de musique à Victoriaville, comté d'Arthabaska, fondait en cette ville un orchestre symphonique, qui compte actuellement cinquante musiciens.

Le 3 janvier, devant un auditoire de près de six cents personnes, la Symphonie donnait son concert d'inauguration officielle, sous la patronage de l'honorable Joseph-Edouard Perrault, député du comté à la Législature, et sous la présidence d'honneur du maire de Victoriaville, M. J.-D. Gagné.

M. l'abbé Beauchesne, premier vicaire à Victoriaville, souhaila la bienvenue au clergé, aux révérends Frères du Sacré-Coeur et des Ecoles Chrétiennes, ainsi qu'aux nombreux citoyens de l'endroit et de la région, qui s'étaient rendus à cette fête artistique.

La Symphonie ouvrit le concert par la marche "Honneur National" de Brooks et "Dans les bois de Vienne" de Strauss. Mlle Yolande Desilets, des Ursulines de Québec, élève de Grandjany, exécuta "Bagatelle" de Verdalle et "Le Rouet" de Hasselmans. M. Hector Charland dit alors le délicieux poème "Les Vieilles" de Blanche Lamontagne.

Dans la deuxième partie Mlle Juliette Drouin exécutait "L'Angelus" d'Henriette Renié, une valse "Mignon" de Cheschire et une mazurka de Schuecker. Quatre jeunes artistes donnèrent ensuite une danse écossaise en costume et avec accompagnement de musique appropriée. Puis la Symphonie exécuta la "Marche turque" (Ruines d'Athènes) de Beethoven, "l'Intermezzo" (valse) de Léo Délibes et "l'Ouverture Raymond" de Thomas. M. Hector Charland débita ensuite avec beaucoup de facilité et d'esprit quelques fables de La Fontaine.

La dernière partie de cet intéressant programme comprenait: "Arabesque" de Claude Debussy, le

"Petit roi d'Yvetôt" du maître harpiste Grandjany et une gentille "Berceuse" de Mlle Juliette Drouin. M. Hector Charland, rendit ensuite quelques monologues comiques, ainsi que son célèbre morceau "L'Orange", en collaboration avec Mlle Yolande Desilets.

Le public choisi qui assistait à cette inauguration de l'Orchestre Symphonique de Victoriaville n'a pas ménagé ses applaudissements à M. Lucien Daveluy et à ses musiciens et musiciennes, dont le talent et le travail ont assuré un nouveau corps de musique à l'un de nos centres canadiens-français les plus intéressants. Nous savons que déjà la Symphonie de Victoriaville verra ses services requis prochainement dans plusieurs des petites villes et des grands centres des Cantons de l'Est. Nous sommes assurés qu'elle fera honneur à sa réputation et au talent de ses membres.

LE DENTISTE

Dans le bureau suintant l'odeur de pharmacie,
Vous pénétrez après maints retards excédants,
Cependant que vous percevez les cris stridents
De quelque malheureux voisin qu'on supplie.

Le dentiste entre enfin. Il vous anesthésie,
Emaillant son travail de ses discours pédants
Lorsque, soudain, après examen de vos dents,
Il s'aperçoit d'erreur dans son analgésie.

Ce n'est rien. Son travail est bien d'une dent près.
Et, réparé, vous n'en serez que mieux après.
Il vous repique donc pour adoucir la crise.

Vous payez. Notez bien, c'est vous le débiteur,
Et vous fermez la porte où se lit la devise:
Travail d'extraction rapide et sans douleur.

Lorette Sauriol DAIGNEAULT.

Le Masque du Québec

Causerie donnée à la radio par G.-E. Marquis.

La campagne de re francisation inaugurée en novembre dernier au poste CHRC, se poursuit allègrement dans les différents journaux de la ville et du dehors.

Il est avéré que l'idée lancée par le président de la Société des Arts, Sciences et Lettres a eu de l'écho un peu partout, si l'on en juge par la presse de la Province et les communications reçues.

Depuis longtemps, une telle croisade s'imposait car, de plus en plus, la vieille province française se peinturlure le visage à l'anglaise. Mais comment arriver à un résultat pratique dans une entreprise du genre ? Comment convaincre ceux des nôtres qui sont atteints du virus de l'anglomanie, qu'il est temps de réagir ? Comment faire ajouter foi à certains commerçants, négociants, agents de mille et une marchandises de provenance anglaise ou américaine, que l'annonce, l'affiche, le panneau en langue française, dans la province de Québec, feraient aussi bien l'affaire ? Quel philtre employer pour galvaniser les muscles cardiaques atrophiés de bon nombre de nos compatriotes ?

Voilà qui semble tout un problème, et il fallait avoir la hardiesse d'un Philippon, de même qu'une robuste confiance dans son étoile, pour croire que le moribond peut être ravigoté et remis sain et sauf dans le chemin du bon sens, de la logique et de la fierté.

Depuis quelques semaines, des milliers de lecteurs ont lu avec délice un livre de chez nous, publié par un de nos compatriotes, livre dans lequel Jean Narrache — c'est le nom de l'auteur, — fustige quelques-uns de nos travers, dans un langage fruste, râble et qui pénètre dans le cerveau comme un scalpel dans les chairs. La sensation est parfois pénible, mais l'on sent bien que le chirurgien-psychologue connaît bien l'âme canadienne et que les scènes qu'il décrit, il les a vécues. Ce livre est intitulé "Quand J'parl' Tout Seul."

Je voudrais avoir le talent de Jean Narrache pour solliloquer un brin, puisque je suis tout fin seul, apparemment, en face d'un microphone, qui me fait un peu penser à une araignée au repos sur sa toile.

Pourquoi ne pas user de ce stratagème, pour me donner le plaisir de parler la bouche ouverte ?... Si j'allais scandaliser quelqu'un, il lui resterait toujours un remède très simple et non pas, comme on voit dans l'Évangile, s'arracher les oreilles si elles le scandalisent, mais tout simplement pousser le bouton de la radio, ou encore chercher un autre poste où peut-être les ondes lui apporteraient quelques airs réconfortant de jazz ou le miaulement d'une chanteuse à la mode au pays des Yankees.

Je lisais dans un récent numéro de "l'Hôtellerie" un article assez remarquable : "Montréal est la deuxième ville française du monde", disait l'auteur de cet écrit, "mais franchement que peut penser de cette affirmation un Américain qui débarque à la

gare Windsor ! Même dans les quartiers purement canadiens-français, la langue anglaise s'étale sur les enseignes de magasins et laisse croire que Montréal est une ville comme on en voit tant aux États-Unis."

"Québec reste encore, à nos yeux dit toujours "l'Hôtellerie", la forteresse véritable du français, mais insensiblement, d'année en année, l'anglais s'y glisse et fait des progrès."

Je serais tenté de dire à l'auteur de cet article : "Merci beaucoup, monsieur, pour la confiance que vous avez en nous, mais je vous prie de ne pas essayer vos canons sur la véritable forteresse du français, car, comme au temps de Vaudreuil et de Montcalm, j'ai bien peur que vos boulets la démantibulent en peu de temps, comme si c'était un mur de neige."

Avez-vous jamais pris la peine, lorsque vous faisiez les cent pas dans nos grandes artères, telles que les rues St-Joseph, St-Jean et Grande-Allée, de lire les affiches, les enseignes lumineuses et autres qui vous appellent et réclament votre clientèle ? N'oublions pas que nous vivons dans une ville où plus de 90 % de la population est de langue française et entourée, dans les campagnes à 25 milles à la ronde, d'une population française pour 99% au moins. Ce qui veut dire que si nous réunissons la banlieue à la cité, nous pouvons compter sur une population d'au moins 220,000 âmes dont 190,000 de langue française. Et cependant, c'est en anglais que l'on invite les clients à patroner soit un hôtel, soit un restaurant, soit un café, soit un magasin de nouveautés, de chapellerie, de bonneterie, d'articles de fumeurs, etc. Voyons encore dans quelle langue et uniquement dans quelle langue on invite les touristes étrangers à venir s'abriter dans des maisons où on loue des chambres. Dans 95% des cas, c'est le sempiternel "Rooms to let", "Street and number so and so", et les "So and so Apartment Houses". Voyez donc un peu ces panneaux énormes qui enlaidissent cette artère dont nous étions si fiers autrefois et qui s'appelle la Grande-Allée. On dirait des réclames pour un gin ou un scotch quelconque. Et comme nous n'avons pas de drapeau canadien, c'est la bannière étoilée des États-Unis qui couronne le tout.

Il est évident que c'est de bonne foi que l'on a dressé toutes ces enseignes lumineuses et toutes ces affiches criardes dans une langue qui n'est pas la nôtre, croyant que, par ce moyen, l'on attirerait plus facilement la clientèle. Mais depuis quand les Américains des États-Unis et les Anglais des autres provinces viennent-ils chez nous pour trouver une réplique de leurs 5 à 6 mille villes faites en série, avec leurs gratte-ciel et autres curiosités faisant partie des "biggest and largest in the world" ? L'étranger vient chez nous parce que c'est une province française et, à Québec, parce que c'est la capitale de la province française et qu'il s'attend d'y trouver une atmosphère nouvelle, un langage nouveau et des

hôtels, des restaurants et autres endroits où l'on reçoit le public avec un autre visage que celui que l'on trouve un peu partout chez l'Oncle Sam ou le John Bull des provinces anglaises. L'on commet donc une erreur monumentale de psychologie et de jugement quand on emploie uniquement l'anglais pour essayer d'attirer la clientèle des touristes chez nous, et le jour où nous aurons complètement badigeonné la province avec des placards anglais, ce jour-là l'étranger nous tournera le dos parce que nous ne formerons plus un îlot à part et un peuple original, dans l'Amérique du Nord.

C'est l'abbé Lionel Groulx qui écrivait récemment un article remarquable, article qu'il a intitulé "Pays français, visage anglais". Rien de plus vrai au monde. Quand on se promène dans nos routes, à la campagne, surtout dans les routes nationales, en particulier près des villes, on ne fait pas un mille sans rencontrer des affiches de "Camping grounds" toute une kyrielle de "Inns", de "Chicken dinners" et "one of the 400 a mile ahead". La plupart des commerçants annoncent presque toujours uniquement dans la langue anglaise, sur d'immenses affiches que l'on voit un peu partout le long des grandes artères. Toute la série de nos boissons alcooliques y passe. Sur nombre de nos demeures, les granges et les hangars, l'on affiche des cartons ou des tôles, peinturlurées et portant presque toujours des annonces anglaises. Je serais curieux de savoir combien l'on peut compter de "Laval separators" qui brillent au soleil sur les habitations des Canadiens-français, dans la province, et que de tabac à fumer et à chiquer sont aussi uniquement annoncés en anglais et qui constellent les constructions à la campagne. Et nous acceptons tout et nous fermons les yeux sur tous ce maquillage, et nous nous tordons la langue pour essayer de prononcer les mots de ces affiches, pendant que nos ancêtres eux se battaient comme des lions pour conserver à la France ce territoire, découvert, colonisé et évangélisé par ses fils et ses filles les mieux doués.

La langue anglaise est la "langue du commerce", affirme-t-on souvent et c'est pourquoi un si grand nombre de nos compatriotes croyant cela dur comme fer, ou comme à un précepte évangélique, mettent le français à l'écart dans leurs conversations, dans leurs correspondances, dans leur comptabilité et tout particulièrement dans les lettres patentes "d'incorporation", qui sont presque toujours libellées sous une raison sociale anglaise, pendant que, tout à côté, vous voyez les Juifs "s'incorporer" sous une raison sociale française. Nous en avons quelques douzaines d'exemples à Québec même, cette ville qui, aux yeux des gens de Montréal, reste encore la "forteresse véritable du français." Hélas, c'est une forteresse qui chambranle et si je n'avais pas peur de faire éclater le micropohne, je dirais que c'est une forteresse dont les pierres en papier mâché s'en vont vite au diable. Plusieurs de nos compatriotes croient avoir trouvé le salut commercial en s'affublant d'un capuchon anglais, pendant qu'à côté l'Israélite, qui est un finaud, qui a l'intuition du commerce affiche, à la porte de son magasin, une belle enseigne française. Il y a donc là encore un danger à éviter et ce n'est pas parce qu'un magasin porte sur sa devanture une enseigne de lan-

gue française qu'à l'intérieur l'on trouve un compatriote. La rue St-Joseph, en particulier, et la rue St-Jean foisonnent d'enseignes françaises, mais si vous entrez à l'intérieur, vous vous trouvez souvent face à face avec un énorme nez crochu comme un bec d'aigle, mais vous y rencontrez quelqu'un de très aimable, s'y entendant parfaitement dans le "bédit gommerce", toutefois l'argent qu'il fera à vos dépens ne servira jamais à outiller notre race ni à soutenir nos institutions pour en arriver un jour à l'indépendance économique. Quand aurons-nous le bon sens de nous protéger, sans que nous soyons obligés de le crier *urbi et orbi*, de le crier sur les toits et de le crier dans le microphone? D'instinct, nous sommes anglophiles, et les fils d'Israel et de Judas se protègent, s'entr'aident, pendant que, chez-nous, il semble que cette vertu civique dorme encore profondément dans trop de cervelles.

"Si nous n'avions pas un nom anglais pour nous présenter dans les provinces anglaises, me disait un jour un manufacturier, nous ne ferions pas d'affaires." Je ne suis pas contre le bilinguisme et je crois que pour faire un commerce interprovincial il est peut-être bon d'avoir une papeterie libellée en anglais et des voyageurs parlant aussi parfaitement cette langue, mais cela ne veut pas dire que, chez nous, dans la province de Québec, où se trouve le gros de la clientèle, il faille traiter la française comme une langue étrangère.

Voici une compagnie qui s'organise, disons pour vendre de l'essence ou de l'huile pour automobiles ou autres moteurs à essence. C'est un commerce purement local, puisqu'il s'agit de faire venir de l'huile brute des Etats-Unis pour la raffiner, soit à Montréal, soit dans Ontario ou même dans l'Ouest, mais la distribution de cette essence ou de cette huile se fait, pour les trois quarts, à des postes d'essences situés dans les villes françaises et les campagnes françaises. Alors pourquoi avoir toujours une de ces compagnies à nom anglais, quand, bien souvent par derrière, le personnel formant ces compagnies est canadien-français et que c'est aussi du capital venant de nos compatriotes qui permet de faire ce commerce. Pas plus tard que cette semaine, un grand journal français de Montréal annonçait dans sa page à grosses nouvelles, sur le largeur de huit colonnes, "Gros merger du pétrole à Montréal" et, en-dessous, sur deux colonnes, les sous-titres suivants: "Six compagnies canadiennes françaises se fusionneraient." Et savez-vous sous quelle raison sociale sont incorporées ces six grosses compagnies canadiennes françaises, eh bien! ouvrez les deux oreilles et écoutez: Lasalle Petroleum Company, Automobile Owners Association, Excel Petroleum, Municipal Oil, Loyal Oil et Municipal Paving Company. J'aurais envie de dire, après celle-ci, tirons l'échelle et tirons aussi le drap blanc au-dessus de nos tête pour cacher la honte qui nous monte au front devant un tel avachissement. Je pourrais citer d'autres cas, mais je crois que celui-ci suffira pour faire comprendre jusqu'à quel point nous sommes malades, jusqu'à quel point nous sommes gangrenés, jusqu'à quel point nous sommes veules, jusqu'à quel point nous manquons le fierté.

Pendant vingt ans, des hommes de bonne volonté ont fait des recherches dans tous les coins et recoins

de la province de Québec, pour trouver jusqu'à quel degré la langue française avait perdu du terrain, et ce groupe d'hommes a travaillé pour que "cette langue si belle se corrige, reste toujours saine et de bon aloi; pour qu'elle vive, qu'elle évolue en se pliant aux exigences des conditions nouvelles, mais naturellement suivant les lois qui lui sont propres, sans rien admettre qui ne s'ajuste à son génie, sans jamais cesser d'être français dans les mots comme dans les tours; pour qu'elle s'étende aussi, mais sans heurter les ambitions légitimes, et dans la juste exercice de ses droits; pour que le verbe français enfin demeure l'expression des vertus de notre race. "Espérons que le travail de la Société du Parler Français à Québec portera des fruits et que le Glossaire qu'elle a publié récemment circulera nombreux dans toutes nos maisons d'éducation et qu'on verra nos commissions scolaires, entre autres se faire un devoir de le placer dans toutes nos petites écoles.

Quant à la Société des Arts, Sciences et Lettres, la tâche qu'elle vient d'entreprendre n'a peut-être pas l'envergure de l'autre, mais elle voudrait, avec le concours de toutes les bonnes volontés, redorer le blason extérieur de la vieille province française en lui faisant adopter partout des signes visibles, non équivoques et attestant bien que nous sommes toujours fiers d'appartenir à la race dont les oeuvres constituent depuis des siècles déjà le flambeau qui éclaire le monde. Car c'est en français que la France a lancé sur tous les coins du globe ses découvreurs, ses fondateurs, ses missionnaires, ses défricheurs, bref, ses fils et ses filles d'élite, et la Société des Arts, Sciences et Lettres veut contribuer, par ses efforts, et par les efforts de ses amis, à assurer au moins dans la province de Québec, la pérennité de la semence féconde jetée au cours d'un siècle et demi par nos ancêtres, dans le sol canadien où nous sommes si profondément enracinés depuis trois siècles et plus.

POUR TA FÊTE

Pour ta fête, ô la plus exquise des chéries,
J'avais bien mon bouquet comme les autres, mais
Les fleurs que nous touchons sont si vite flétries,
Et j'en voulais pour toi, ne se fanant jamais.

Je suis donc descendu, sans bruit, seul, à l'aurore,
Au jardin de mon coeur, où j'ai cueilli, joyeux,
Grisé par les parfums les plus délicieux,
Les fleurs que mes baisers d'hier ont fait éclore.

J'ai choisi la tendresse, amie, et la bonté,
Qui semble encore être la meilleure des choses,
Et ce qui disparaît pourtant avant les roses,
La franchise en amour et la fidélité.

J'ai trouvé ce bouquet rare que je te donne;
Tu peux le prendre avec confiance et bonheur;
Tu ne le trouveras dans les mains de personne,
Il a passé pour toi, dans le coeur de mon coeur.

Maurice de FERAUDI.

UN PAUVRE

Un homme frappe à ma porte
Il a faim, il est glacé
Et de la douleur qu'il porte
Son pauvre coeur est blessé.

Son habit couvert d'usure
Insiste mieux que sa voix
Et les traits de sa figure
Parlent d'épreuves et de croix.

Pendant qu'il fait sa tournée
Qu'il va triste et défaillant
Le feu de ma cheminée
Reste clair et pétillant.

Pourtant ma vie a des charmes
Et des moments de bonheur
Mais le pauvre avec ses larmes
Trouble grandement mon coeur.

Je ne serai pas heureuse
Qu'il n'ait partagé mon pain
Et qu'il n'ait de sa main creuse
Pris l'obole de ma main.

Janvier 1933.

Eva O.-DOYLE.

Vient de paraître

POESIE NOUVELLES

Par Robert Choquette

M. Choquette vient de publier, sous ce titre, aux Editions Albert Lévesque, le recueil de poésies qui, en septembre dernier, remportait les honneurs du Prix David.

Outre le poème *Metropolitan Museum*, déjà publié en tirage limité de grand luxe et pour lequel la critique n'a eu que des éloges, le recueil renferme de nombreux poèmes inédits d'une facture tout aussi forte et d'une aussi riche inspiration. M. Choquette a le don d'exprimer, dans un style sobre et juste, ses sentiments sur la nature et l'amour, et l'on sent circuler dans tous ses poèmes cette chaleureuse force de conviction qui appelle la sympathie. Il est d'ailleurs inutile d'insister sur le talent poétique de M. Choquette, car les radiophiles ont eu maintes fois l'occasion de l'entendre et de juger par eux-mêmes de la valeur de ses poèmes, d'un goût classique et d'une grande pureté de sentiment. Citons toutefois *Au Cercle de la Lampe, Joie, En marge de Durer, Wagner, Locomotive*, qui prouvent que ce jeune poète mérite plus qu'une admiration passive et que ses poèmes sont une des plus pures expressions de la beauté.

L'ouvrage, présenté avec un goût impeccable par les Editions Albert Lévesque, est en vente au prix de \$1.00 l'unité chez l'éditeur et dans toutes les librairies assorties.

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

Les artistes et la réclame extravagante :

Nos organisateurs de concerts devraient s'enquérir de la valeur *réelle*... des artistes qu'ils présentent au public, avant de leur faire cette *publicité* extravagante que les qualités de voix, de style et de déclamation de leurs sujets ne justifieront pas dans la suite. Pourquoi exagérer ainsi? Sans doute pour attirer le monde et grossir les recettes... Attention, messieurs les impresarii; le procédé est mauvais. Il ne tiendra pas longtemps. Si vous trompez le public, le public désertera vos salles de concerts. Il ne croira plus, parce que souventes fois trompé, aux nombreux superlatifs de vos réclames futures... Et vos recettes... diminueront alors d'autant... En outre, par voie de conséquence, vous aurez tué le concert... qui n'intéressera plus notre population.

D'ailleurs, le procédé est mauvais même pour l'artiste. C'est en effet lui rendre un vilain service que de le porter ainsi aux nues. Car le public exigera de lui toutes les qualités que suppose cette réclame tapageuse, superlativement laudative. Et si le ténor Untel ne répond pas aux exigences que vous avez cultivées?

Concrétisons. — N'annoncez pas comme artiste de premier ordre celui qui brillerait tout au plus au second ou troisième plan. Il est inconcevable, par exemple, que la réclame porte au pinacle le ténor Untel, si sa culture vocale n'est pas sérieusement étoffée. Cela s'est vu, assez dernièrement, dans l'une des plus belles salles de concert de notre ville.

Le Ténor "étoile" s'avance et salue gentiment. Beau physique; physionomie très attirante. Nous écoutons... Voix puissante, mais sur le souffle, manque de contrôle sur son organe; le son ne tient pas. Il abuse des sons et du renforcement de poitrine. Sa prononciation est imprécise, un peu floue. S'il sursurre une demi-teinte, nous avons l'impression qu'il lui manque trois fois sur cinq et qu'il chante du fausset. D'ailleurs rien de clair, de bien timbré, tout le long des pièces à son programme. Il abuse des sons ouverts, sa voix n'est pas homogène... Enfin, l'appareil respiratoire ne répond pas, semble-t-il, à toute sa volonté. On dirait... qu'une certaine fatigue physique a altéré les qualités vocales du chanteur. L'artiste a du tempérament, du foyer et plusieurs qualités vocales: puissance, style. Mais l'artiste n'est pas extraordinaire. Il est très intéressant. Il n'est pas le seul ténor, le plus grand. Devant lui tous les autres ténors ne disparaissent pas... au firmament des artistes... Allons un peu plus de retenue, dans la réclame. Sur-tout, qu'elle soit vraie. N'exagérons pas!...

Ainsi, la réclame rendra service à l'artiste. Elle ne le détruira pas. Au surplus, elle decevra moins le public.

Bien des gens jugent de la valeur d'un artiste d'a-

près ce qu'en disent ses agents de publicité. Si ces derniers consentent un jour à ne plus mentir, à dire seulement les qualités de leurs artistes, non celles qu'ils n'ont pas, ils auront contribué pour beaucoup à hausser le niveau des connaissances... en art vocal, chez nous... Il y a tant à faire... dans ce domaine...

Le 15^e anniversaire de la Société :

La Société des Arts, Sciences et Lettres fêtera dans quelques semaines, (aux environs de Pâques, croyons-nous), le 15^{ième} anniversaire de sa fondation. Tous ses membres anciens et actuels, tous ses amis devraient être de la fête. Nous les y invitons chaleureusement.

Les sociétés patriotiques ou autres ne prétendent pas à l'infailibilité. Comme les hommes, elles peuvent errer ici ou là, dans leurs idées, dans leurs actions ou moyens d'actions. Elles participent d'ailleurs aux imperfections ou défauts des hommes qui les dirigent ou soutiennent.

De là conclure qu'elles ne font rien de bon, rien d'appréciable, il y a loin. Les "jamais contents"... seuls, pourraient tenter pareil jugement.

La société des Arts, Sciences et Lettres, a accompli des oeuvres nombreuses depuis 15 ans. Elle a depuis longtemps, croyons-nous, justifié les nobles désirs qui inspirèrent nos fondateurs. Depuis quinze ans, suivant en cela les mots d'ordre qu'elle s'est donnés, la Société des Arts, "exalte le goût du terroir", "lutte pour le maintien de nos plus belles traditions", et "entretient parmi nous le culte de la pensée française."

Ses moyens d'action sont nombreux. Rappelons-en quelques-uns; conférences, concerts, diners-causeries, cercles d'études, concours littéraires, travaux artistiques, expositions d'oeuvres d'arts, publication de revues, etc, etc.

Qui dira toutes les oeuvres qu'elle a accomplies depuis ses débuts, tous les talents qu'elle a encouragés ou soutenus, toutes les initiatives qu'elle a favorisées!

Nous fêterons le 15^{ième} anniversaire de la Société. *Qu'on se le dise.*

Déjà un comité est formé, qui s'occupe des préparatifs de cette fête... Rendons-lui la tâche facile en l'aidant de nos suggestions, en l'assurant de notre présence, en incitant nos proches et nos amis à s'inscrire... parmi les "gens de la fête."

Gala Dramatique National :

Douze cercles dramatiques de Québec et des villes environnantes se sont inscrits pour le grand gala dramatique. Le cercle de l'Université Laval entrera aussi en lice. Les concurrents sont tous sérieux, nous assure-

t-on, et veulent tenir bon jusqu'à l'épreuve. L'art dramatique n'est donc pas mort à Québec!...

Un concours régional sera d'abord tenu en notre ville, dans la quatrième semaine de mars, (les 20, 21 et 22) devant un juge étranger auquel on adjoindra peut-être une couple d'auxilières ou conseils de la cité.

Les vainqueurs de cette première épreuve, (de 1 à 3) seront alors automatiquement désignés pour aller subir la deuxième épreuve, l'épreuve finale, dans la semaine du 24 avril, à Ottawa.

Notre Société prend une part active dans l'organisation de ce grand Gala Dramatique. L'un de nos directeurs les plus dévoués, M. le Col. G. E. Marquis préside le Comité régional du Gala, et c'est à lui que revient, en définitive, toute la tâche. Elle ne saurait être en meilleures mains. M. Marquis est une réalisation. Il ne tâtonne pas. Il sait ou conduire la barque.

Cette fois encore, il la conduira avec célérité et sûreté: le Gala Dramatique régional remportera un franc succès. Serons-nous vainqueurs à Ottawa? Souhaitons-le, pour la satisfaction des nôtres et l'honneur du Canada-français.

Notre Société suit donc avec un grand intérêt le magnifique travail du Comité régional et lui souhaite le meilleur succès possible.

Le Quatuor Albani :

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos amis de Québec que M. Léopold Christin, l'un de nos membres les plus dévoués et dont on a dû remarquer, dans le dernier numéro du "Terroir", les superbes modèles d'enseignes de fer forgé, vient d'ouvrir, à son domicile (6 $\frac{3}{4}$ rue Scott), un cours de chant pour jeunes gens et jeunes filles, et que, de plus, il a fait enregistrer, sous le nom de "Quatuor Albani", un groupe de chanteurs et de chanteuses dans le but, de préparer et d'exécuter des concerts, soit au théâtre soit à la radio. Au dernier concert du Club Musical des Dames de Québec, au Château Frontenac, M. Léopold Christin a présenté une jeune élève qu'il a formée, Mlle Lucienne Manseau, et celle-ci a remporté un succès remarquable, lequel laisse augurer le plus bel avenir. Nous souhaitons au "Quatuor Albani" tout l'encouragement qu'il mérite sous la direction de M. Léopold Christin, dont le talent vocal et musical est bien connu. Plusieurs pièces de poésies canadiennes ont été mises en musique par M. Christin, et sont aujourd'hui populaires.

—Québec, février 1933.

BUCOLIQUE



*Amoureux se contant fleurette à ciel ouvert. Pour cacher son émotion
Josette tricotte, la tête penchée.*

L'ENFANT PRODIGE

... quae tanta fuit Roman tibi causa videndi?

(Virgile, dans sa 1ère égl.)

Ce n'est pas sans un pénible serrement de cœur que le pauvre Jean Lausier franchit le 45ème degré en ce soir de novembre 1928. Pendant que le rapide l'entraînait impitoyablement vers l'inconnu des grandes cités américaines, le jeune homme repassait dans sa mémoire les événements qui avaient précédé son départ du toit paternel.

Cela avait été un rude coup pour toute la famille Lausier quand le deuxième et dernier des fils avait annoncé qu'il partait pour les Etats-Unis. Vives remontrances de son vieux père Thomas, tendres supplications maternelles, sages conseils de son frère François, rien ne put le détourner de son projet.

"Inutile d'insister, avait-il dit, je dois partir. J'ai vingt ans, c'est-à-dire que je suis assez âgé pour gagner ma vie. Et comme la terre ne me sourit pas du tout, je crois n'avoir rien de mieux à faire que d'aller rejoindre mes cousins à Boston. Là, dans les usines, le travail sera plus aisé, plus agréable et certainement plus rémunérateur qu'ici. Non, la vie d'"habitant" n'est pas pour moi. Il faut y travailler trop fort et ne rencontrer en retour qu'une situation bien modeste pour un jeune garçon comme moi. François se plaît sur la ferme: qu'il y reste. Moi, j'aime mieux aller vivre en ville que de crever d'ennui à la campagne. A chacun son goût, n'est-ce pas?"

C'est sur ce faible raisonnement que Jean était parti pour Boston, laissant un vide immense et gênant dans la petite famille.

* * * *

Dans la grande ville américaine, la vie ne fut pas ce que Jean se l'était d'abord promis. Le travail ne s'offrit pas tout de suite et les cousins de Jean avaient quitté la ville pour un lieu inconnu. A son tour, le jeune homme connut l'indicible torture du délaissement et se vit bien près de la misère.

Après bien des tâtonnements et de nombreuses démarches, il trouve enfin un emploi assez lucratif dans une filature de coton. Le travail est dur. Mais qu'importe! La journée de huit heures donne beaucoup de loisirs que Jean consacre volontiers aux amusements frivoles et malsains de la jeunesse urbaine.

Le voilà donc au comble de ses désirs. Le travail accablant lui plaît pourvu que cela lui procure de l'argent convertible en plaisirs multiples et insensés. Et Jean s'en donne à cœur joie à tous ces divertissements plus ou moins choisis qui n'ont d'autre but que d'exploiter la bourse des jeunes ouvriers. Aussi, rares, sont les soirs où il peut se dire: aujourd'hui, j'ai économisé telle somme.

Il y a bientôt trois ans que Jean mène cette vie déréglée: travail ardu durant le jour, langoureuses soirées sur les plages, déprimantes séances nocturnes

au fond de quelque théâtre où l'on exhibe toute chose autre que des scènes de l'Evangile. Tout cela finit par exercer une influence néfaste sur sa robuste constitution de campagnard. A l'usine, ses forces s'usaient rapidement dans ce traître labeur du métier. L'atmosphère, lourde d'exhalaisons chimiques et de la chaleur étouffante particulière à ces usines, minait secrètement sa forte poitrine habituée au grand air pur de la campagne canadienne. Sans être complètement abattu, Jean se sentait menacé d'un grave danger physique.

D'ailleurs, il se désintéressait graduellement de la vie mondaine. Les soirées interminables ne l'amusaient plus autant qu'aux premiers jours. Souvent Jean se surprenait à songer aux veillées qu'on faisait autrefois à la maison paternelle. Comme on s'y amusait de bon cœur! Avec quelle franche gaieté on y jouait à "la belle bergère," "à la bague introuvable", au co-tillon voleur, et autres jeux de société qui font la joie des grands enfants de la campagne.

Hélas! tout ce beau temps était fini pour lui. Plus de ces turbulentes "corvées" pour terminer au plus tôt l'engrangement des dernières gerbes, plus de ces délicieuses veillées "d'épluchette" ou "d'écharpillage" qui se terminaient toujours par une fête à la tire.

Et Jean s'en voulait maintenant d'avoir laissé cette vie si agréable pour venir s'étioler à Boston.

* * * *

Un soir du mois de juillet, il regagne son domicile après une rude journée de labeur. Il est plus découragé que jamais et se demande s'il en aura bientôt fini de cette vie rebutante. Une lettre de sa mère l'attendait dans sa petite chambre.

"Mon Jean, disait-elle, tout va bien chez nous. Nous avons commencé la récolte du foin qui est très abondant, trop abondant pour la capacité de ce pauvre François. Ton père a bien vieilli depuis ton départ et ne peut plus guère travailler. François ne peut suffire à tour. De ce train, nous serons obligés de vendre une partie de notre terre; et le père a déjà eu des offres pour le "Grand coteau." Avant longtemps, je t'écrirai que ce beau morceau de terre n'est plus à nous... C'est bien malheureux tout de même de briser ainsi notre beau domaine. Il était pourtant assez grand pour établir nos deux garçons..."

Jean resta longtemps songeur après avoir lu la lettre. "Papa se fait vieux, murmura-t-il, et François est seul... ils vont vendre le "grand coteau"... que cela doit être dur à ce cher père qui a tant peiné sur cette pièce de terre... Et ce reproche, ou plutôt cet appel discret qui termine la lettre de maman... Allons! il n'y a pas à hésiter; on a besoin de moi là-bas: mettons toute fausse honte de côté et allons-y."

Une heure plus tard, il y avait grand émoi dans la demeure d'ordinaire si tranquille de Monsieur Lausier. Un agent de messageries venait d'y apporter une dépêche conçue en ces termes lapidaires :

“Ne vendez pas “grand coteau.””

JEAN.

La surprise est extrême dans la famille. Sans mot dire, le vieux père tourne et retourne le laconique billet comme pour le forcer de s'expliquer. François et sa mère s'attardent dans de longs commentaires sur la signification de ces quelques mots.

“C'est bien clair, conclut le bon sens maternel, cela veut dire que Jean nous revient pour s'établir sur le bien que nous allions vendre. Je savais bien que les choses en viendraient là : ça sentait le découragement sur ses dernières lettres. Mais puisqu'ils nous reviennent faisons lui bien grande la place au foyer.”

* * * *

Peu de jours après, la grosse voiture de la ferme ramenait de la gare le pauvre Jean, l'enfant prodigue de Thomas Lausier.

Le jeune homme fut tout surpris de l'accueil chaleureux qu'on lui réservait. Il revenait “honteux et confus” comme un grand coupable et voilà qu'on l'accueille comme un fils tendrement aimé qu'on n'a pas revu depuis des années. Il tente bien d'exprimer son sincère repentir, mais on ne lui laisse guère le temps de parler.

“Chut, dit la bonne madame Lausier, il n'est plus question de ces choses-là. Tu es revenu : c'est l'essentiel. Mais comme tu es amaigri ! n'avais-tu rien à manger là-bas ? Serais-tu malade ?

—Oh ! ce n'est rien, maman, je suis seulement un peu fatigué ; mais je suis sûr que le bon air de chez nous va me remettre... car je suis définitivement revenu à votre tendresse et à la terre...”

Le jeune américain exultait et avait peine à tenir en place. Vers le soir, il prit son père à part : “Papa, dit-il allons au bocage.”

Le bocage, c'était un joli bosquet situé à peu de distance de la maison et que le père Lausier conservait avec un soin jaloux. Jean en avait gardé un excellent souvenir : il s'y était bien amusé dans son enfance avec ses petits amis du voisinage à cueillir des fruits dont sa maman faisait de si délicieux desserts.

Il s'amuse à détailler avec une exubérance toute juvénile des lieux chéris, témoins de son heureuse enfance. Ici c'est un grand merisier encore fécond que Jean prend plaisir à soulager de quelques grappes de “petites merises” toujours succulentes comme autrefois. A côté, bouleaux et sycomores s'unissent amicalement pour former une ombreuse frondaison où il faisait si bon de venir se rafraîchir après une bonne matinée de fanage.

—“Mais te voilà qui retombes en enfance, dit tout à coup son père, regarde donc plutôt comme nous en

avons fait du travail. Tu vois ce beau champ d'orge près du russeau : avant ton départ, si tu te souviens, il ne poussait que du mauvais foin dans ce terrain. Avec l'aide de François, je l'ai “éroché” et, à force de labours, j'en ai fait un de mes meilleurs fonds de terre...”

Jean écoutait avec intérêt les propos du vieux terrien. Plus que jamais il y reconnaissait l'âme agreste et expansive qui caractérisait sa famille. Et lui, il avait renié cette mentalité familiale pour aller vivre à l'étranger comme un vil mercenaire... Oh ! combien il regrettait maintenant de s'être laissé entraîner dans une si sottise escapade !

Le père interrompit le cours de ses réflexions moroses : —“Qu'as-tu donc maintenant ? On dirait que tu vas pleurer ! Alolns, c'est le temps de jouir : regarde comme nous avons une belle vue d'ici.”

De fait, le panorama est superbe dans ce petit coin de patrie. Le soleil est déjà disparu bien loin derrière les Laurentides, et ses rayons aurifiques semblent quitter bien à regret les nuages légers qui l'ont escorté jusqu'à l'horizon moiré. Du côté de la plaine, Jean peut admirer l'alignement à perte de vue des moyettes de foin fraîchement coupé qui prennent des formes fantastiques dans le clair-obscur du jour tombant.

Au reste, son oreille est captivée par le murmure confus qui caractérise le crépuscule dans les lieux solitaires : bruissement infini des feuilles, trotinement vif et léger d'un écureuil qui rentre au logis, charmant babillage de quelques oiseaux qui s'attardent dans leur hymne vespéral, enfin ces mille bruits à peine perceptibles qui sont la respiration de la nature sommeillante.

Puis le jeune homme portait ses regards de l'autre côté où l'on distinguait encore la maison et tout le haut de la terre des Lausier... Là était le fameux “grand coteau”, et Jean le considéra longtemps avec complaisance.

—“Père, dit-il, tout cela est superbe ; et j'avoue que je n'ai jamais vu de si beau spectacle dans la riche splendeur des villes américaines... Mais à propos du “grand coteau”... êtes-vous toujours décidé à le vendre ?

—Qu't veux-tu dire ? pourquoi le vendrais-je maintenant que tu es revenu ?

—Alors vous voulez bien me reprendre avec vous comme votre fils d'autrefois, et je resterai avec vous ?

—Mais oui, il est bien entendu que tu restes. Désormais François ne sera plus seul pour la culture. Quant à moi, j'aurai le bonheur immense de conserver intacte la bonne vieille terre qui nourrit depuis si longtemps la famille Lausier.

—Oh ! merci papa, que vous me rendez heureux !”

Le père et le fils se donnèrent la main, et une chaleureuse étreinte scella la renaissance définitive de l'âme paysanne dans le cœur de l'enfant prodigue.

Et lentement, comme pour reprendre son domaine pas à pas, Jean Lausier alla prendre le repas de famille dans la vieille demeure ancestrale qu'il ne devait plus abandonner.

Gérard CARON.

QUÉBEC

LA VILLE REINE PAR EXCELLENCE

Par H. V. Morton

J'arrivai à Québec au milieu d'une journée ensoleillée. Je fus immédiatement transporté par l'ascenseur, au onzième étage du Château Frontenac et installé dans une chambre de l'une des tours, une chambre tellement élevée que j'en avais le vertige de regarder en bas les lacets formés par les rues et les petits points noirs par les hommes.

Et en regardant bien tout alentour, je constatai que j'avais trouvé la ville la plus exquise du nouveau monde.

Québec ne peut pas avoir de rivale. Québec est unique. Québec est une ville de romance qui n'a pas été touchée par le courant du modernisme.

C'est une vieille ville très fière, érigée sur un rocher; son caractère, sa beauté et sa majesté grave, la placent tout à côté d'Edimbourg. Si Edimbourg pouvait avoir une épouse française, cette compagne serait Québec.

En apparence, Québec ressemble quelque peu à Edimbourg, mais avec un petit air de Gibraltar. Au point de vue race, elle est française avec quelques gouttes de sang écossais. Ici, la vieille alliance fleurit encore de la façon la plus étrange, à des centaines de milles d'Europe. Le sang écossais qui coule dans les veines de ces Canadiens français est celui des rigiments des Highlanders commandés par Wolfe, établis dans le nouveau monde.

Je plongeai mon regard ensuite sur le majestueux St-Laurent d'environ un mille de large et dont le côté nord est formé par des montagnes bleues qui tranchent sur le ciel, empêchant ainsi le regard de pénétrer jusqu'au Labrador et jusqu'aux terres entourant la Baie d'Hudson.

La ville de Québec, bâtie au pied de son rocher aussi bien qu'à son sommet, est si française, si moyennageuse, qu'il est difficile de croire qu'elle n'est pas née depuis plus de trois siècles. Mais les Français qui l'ont fondée ont apporté avec eux un vieux rameau qui avait poussé, grandi et fleuri pendant des siècles près de la Loire et au milieu des grasses prairies de la Normandie, et ils le plantèrent dans le sol canadien.

Les changements qui ont bouleversés la France n'ont pas touché son enfant éloigné. Cela fait penser à un comté anglais qui serait demeuré sans modification depuis les temps reculés d'Elizabeth. Le peuple parle un vieux français d'avant la révolution, un parisien ne comprendrait pas ces gens-là. Ceci nous fait penser à l'étonnement que produirait l'apparence de Shakespeare ou Marlow qui sortirait du tombeau et nous parlerait. Trois siècles de progrès se sont arrêtés à l'entrée du golfe St-Laurent et Québec demeure comme le palais de la belle au bois dormant. Un

souvenir d'une époque qui n'est plus, rempli de coutumes anciennes et de mots désuets. (1)

J'ai eu une aventure étrange dans Québec. Chaque enfant connaît l'histoire de Wolfe et de sa victoire sur les Plaines d'Abraham. Le manteau qu'il portait en mourant est montré à tous les visiteurs de la Tour de Londres.

Je pense bien que, chaque jour, les instituteurs rappellent l'histoire de Wolfe récitant l'élégie de Gray, pendant qu'une flotille de barges remontait le St-Laurent à la faveur des ténèbres. Mais ceci est faux. C'est dans l'après-midi qui précéda l'attaque, lorsqu'il cherchait un sentier qui permettrait d'escalader la falaise, qu'il récita le fameux vers: "Messieurs, je préférerais avoir écrit ce poème que de battre, demain, les Français", ajoutait-il.

J'allai voir la Citadelle, qui couronne le point le plus élevé du rocher, afin de jeter un coup d'oeil sur les Plaines d'Abraham. Cette forteresse est gardée par un régiment canadien. Comme j'approchais de la porte centrale, une jeune sentinelle sortit et m'intercepta l'entrée. "Je veux voir le fort," dis-je. Il ne broncha pas. Je répétai mon désir. Il resta muet. Je lui demandai de faire venir le sergent de la garde. Il secoua la tête. Alors je compris que lui n'entendait pas un mot d'anglais. "La sentinelle est-elle sourde et muette?" demandai-je. "Non, dit le caporal de la garde qui sortit pour se rendre compte de ce qui se passait, mais plusieurs hommes dans le régiment ne parlent pas un mot d'anglais. Celui-ci aurait compris si vous lui aviez dit *order arm* ou *stand easy*, mais pas autre chose."

Je pensai qu'il est tout de même étrange de rencontrer un homme portant l'uniforme du roi et ne parlant que français et, encore, une langue qu'un Français moderne pourrait ne pas comprendre.

J'allai me balader sur les Plaines d'Abraham. Je fus surpris d'apprendre qu'elles tenaient leur nom d'un Ecossais du nom d'Abraham Martin, pilote sur le St-Laurent, qui jadis, faisait paître ses bestiaux sur ces plaines au cours du dix-septième siècle.

La bataille sur les hauteurs de Québec constitue un mélodrame parfait dans une bataille, parce que les deux chefs, Wolfe et Montcalm, tombèrent frappés à mort. Wolfe fut blessé à trois endroits et le dernier coup l'étendit raide mort alors qu'il donnait l'ordre à ses troupes d'avancer. Montcalm, lui, fut blessé par un canon de campagne, le seul que les Anglais avaient fait traîner avec eux sur le sommet de la falaise. Il mourut à Québec le jour suivant.

Je me rendis aussi au couvent des Ursulines où l'on exhibe aux visiteurs curieux le crâne de Montcalm.

(1) Nous laissons dire l'auteur sans le chicaner. Il est bon que nous sachions ce que les étrangers pensent de nous.

Une petite grille, dans une porte, fut glissée de côté, et je vis un oeil qui me regardait. On me dit de me rendre dans une chambre voisine. Cette chambre était séparée par une cloison de barres de fer. C'est en arrière de cette barrière de fer que les religieuses peuvent prendre contact avec les gens du monde. C'est là où elles reçoivent les membres de leurs familles.

Un jeune homme murmurait gravement des paroles françaises à une jeune religieuse qui était assise et avait la tête penchée, de l'autre côté du grillage.

Une religieuse d'un âge mur, dont la figure paisible et vierge de toute vanité, s'approcha des barres de fer en tenant dans ses mains un globe de verre. A l'intérieur de ce globe se trouvait le crâne de Montcalm. Il était verni et m'a paru horrible. J'en fus peiné parce qu'il était certainement un homme brave.

Il fut enterré dans le couvent, m'apprit la religieuse, dans une fosse creusée par un boulet de canon. Son tombeau fut ignoré pendant longtemps, mais quand, en 1883, l'on creusa le terrain pour agrandir la chapelle, nous trouvâmes le squelette... Elle fit une pose et puis, élevant la précieuse relique, elle s'écria de façon dramatique: "La tête du brave Montcalm". Elle s'inclina doucement et disparut avec le globe de verre.

Québec est un ville de rues tortueuses, de collines escarpées, d'églises, de couvent, de vieilles maisons françaises et de statues vigoureuses. Jamais de ma vie je n'ai vu autant de statues exprimant la vie. Ces statues vivent éternellement dans la pose nerveuse propre aux Gallois. Chaque soldat semble commander un bataillon invisible; chaque prélat donne la bénédiction, symbole de foi, d'espérance et de victoire; même les politiciens sont charitablement statués dans une allure de monument, comme la figure de Garneau, par exemple, historien canadien français, qui vient justement de tremper sa plume de bronze dans l'encre.

Quel allure de vitalité ces excellentes statues don-

nent aux rues de Québec. Combien elles sont différentes des monarques moribonds, des soldats prosternés et des politiciens à bras étendus, qui jettent comme un voile de tristesse éternelle dans les rues britanniques.

Je fus attiré dans le petit cimetière de l'église anglicane de St-Mathieu. La première tombe à droite en entrant est celle de Thomas Scott, frère de Sir Walter Scott. Il vint au Canada apparemment comme paie-maître du 70e Régiment, en 1814, et mourut à Québec même en 1821. Alors que l'auteur des romans Waverley était inconnu, certains critiques essayèrent d'en attribuer la paternité à Thomas Scott; et je crois me rappeler que Walter Scott encourageait malicieusement cette mystification.

Les Ecossais seront sans doute intéressés de savoir que le frère de Wizard dort son dernier sommeil entouré des couleurs écossaises.

A Québec, l'on peut acheter tous les insignes en tissus de couleurs désignant les clans écossais, soit sous la forme de cravates ou de bas. Mais qui les porte? Des hommes qui ont un nom français, qui ressemblent aux Français et qui parlent comme des Français mais dans les veines de qui coulent quelques gouttes de sang de Highlanders.

J'entrai dans une boutique, dont le propriétaire aurait pu être baptisé par Dumas dans l'un de ses romans. Son nom est Gaspard Huot. Un comptoir était garni de cravates vendues à rabais.

"Voilà une belle cravate Mackenzie", me dis-je. "C'est une Grant de chasse", me dit M. Huot avec un accent français très prononcé. "Vous étudiez les couleurs écossaises," dis-je, surpris. "Oui, reprend M Huot, j'ai beaucoup lu sur l'Ecosse. Je voudrais bien pouvoir y aller quelque bon jour... Voyez-vous, ma mère était une Fraser..." Et il me regarda profondément avec des yeux de Français, mais il me parla avec la voix d'un Highlander.

—(London Daily Herald, 19 dec. 1932)

Traduction de G.-E. M.

Montréal à 90 minutes de Québec

(Quatrième partie) *

par Lorenzo MASSON.

Après avoir décrit un orbe large autour du champ d'atterrissage, nous entendons le moteur faiblir, haler, perdre graduellement son élan et sa vie. Le moment de la descente est sans contredit le plus dangereux de l'envolée, mais c'est aussi celui où le pilote se sent le plus fort et le plus grand dans sa lutte victorieuse contre les éléments. Nous coulons sans un sursaut le long d'une pente en vis. En un coup de roulis, nous virons nez contre vent, et, tandis que nos têtes un peu chavirées ballottent dans un léger tanga-

ge, la terre, qui avait basculé aux virages, se fige enfin, nous aspire, nous happe au passage. Attentif, le pilote commence le progressif et sûr redressement au cours duquel les imperceptibles tractions et poussées sur le manche à balai, opérées par une main experte, nous amènent à fleur de terre, glissant au ras des herbes, dont les pointes chatouillent déjà les pneus. Dans la prairie immense que labourent légèrement les roues balonnées, un grattement étouffé: la queue de l'appareil, tombe sur sa béquille, peu après que le train d'atterrissage a lui-même pris contact avec le sol, qui nous secoue un peu.

(Suite à la page 20)

* Les premières tranches ont paru dans les numéros d'octobre et de décembre 1932 et dans celui de janvier 1933.

IMPRESSIONS de RHÉNANIE

Par Henri Perrault.

Les dépêches que nous transmettent quotidiennement les journaux nous représentent l'Allemagne comme un pays turbulent, belliqueux, plongé dans l'anarchie politique et les désordres civils. Casques d'aciers, Hitlériens et Communistes semblent se donner le mot d'ordre pour y provoquer toutes sortes de troubles et de conflits et rendre impossible tout gouvernement stable et autoritaire. Les émeutes qui éclatent tous les jours, dans les grands centres, entre communistes et nationaux-socialistes nous font voir l'Allemagne sous un état d'ébullition et d'agitation dangereux, et nous autorisent à croire que les populations allemandes sont animées de sentiments tout autres que paisibles et pacifiques. On s' imagine volontiers qu'il ne ferait pas bon vivre dans ce pays et qu'un voyageur étranger dont le pays d'origine n'est pas nettement germanophile doit éprouver beaucoup d'ennuis à circuler dans une contrée si peu hospitalière.

Mais ce serait une erreur de croire que l'Allemagne tout entière possède ce caractère agressif sous lequel elle apparaît à l'univers depuis plus d'un demi-siècle. À côté de l'Allemagne impérialiste de Bismarck, il y a aussi l'Allemagne qui a refusé de faire partie de l'Empire et que seule une manœuvre astucieuse du Chancelier a gagné à l'unité impériale; à côté de la Prusse militariste des Hohenzollerns, dont l'histoire, depuis sa constitution en royaume au début du 18^{ème} siècle, n'est qu'une ascension continue vers l'hégémonie, il y a aussi la Rhénanie ou l'Allemagne du Sud, formée par l'agglomération des anciens petits états et villes libres chez qui le commerce et l'industrie ont toujours été l'unique préoccupation. Entre ces deux Allemagnes, il semble exister une différence si tranchée qu'un visiteur, même prévenu, se refuse à croire que la Rhénanie fasse partie de ce même pays qui a déclaré la guerre de 1914. L'allure paisible et bienveillante de ces populations ne répond nullement à l'idée qu'on s'était formée d'elles, en se basant sur le caractère traditionnel de la race et les rapports des discussions politiques.

* * * *

À tout voyageur venant de France ou de Belgique, une constatation s'impose dès d'abord, aussitôt qu'il a parcouru quelques milles en territoire allemand : le caractère religieux du pays qu'il traverse. Tous les carrefours des grandes routes sont dominés par un calvaire placé bien en évidence, non pas seulement dans le champ de quelque propriétaire particulier, mais aussi dans ces immenses domaines qui appartiennent à l'Etat ou à quelque coopérative. Les places publiques des villages et des petites villes ont aussi leur grande croix ou leur Christ aux couleurs brillantes, exposés au respect et à la vénération des passants. Cette attestation publique du sentiment religieux s'étend même jusqu'à plusieurs résidences privées : dans chaque village, on peut voir devant plus d'une maison quelque saint abrité dans une niche ou placé sur un autel, au centre d'une petite terrasse.

La Province de Québec est un des pays les plus catholiques de l'univers; mais dans aucune région, même les plus conservatrices comme l'Île d'Orléans ou

la rive sud du *Bas du Fleuve*, on n'y rencontre autant de croix et de calvaires que dans les campagnes de la rive gauche du Rhin. En présence d'une telle abondance de signes extérieurs, on ne saurait douter des sentiments religieux de ces populations; elles ne toléreraient certainement pas que tous ces objets soient exposés sur les places publiques ou sur les domaines de l'Etat, si le sentiment religieux n'était très profondément ancré au fond de leur âme. Le respect du passé ou le sentiment artistique ne suffiraient pas à expliquer la conservation d'une telle quantité d'objets de vénération s'ils étaient contraires aux idées de la population. Certaines provinces de France nous apprennent l'exemple de cette analogie entre le sentiment intérieur et les manifestations religieuses extérieures : le midi, libre-penseur en grande majorité, est complètement dépouillé de tout calvaire, tandis que la Bretagne, profondément catholique, ressemble, sous ce rapport, à notre Québec tout comme à l'Allemagne du Sud.

Il nous a été donné de passer la Noël à Cologne, la plus grande ville d'Allemagne après Berlin et Hambourg. Durant deux jours et demi c'était fête et réjouissances. Tous les magasins étaient fermés : impossible de se procurer même un paquet de cigarettes. Toutes les places publiques étaient décorées d'arbres de Noël aux nombreuses lumières multicolores. Durant ces quelques jours, toute activité semblait suspendue en faveur des églises, où ne cessait de circuler la foule des fidèles.

La veille de la Noël, en face de la cathédrale de Cologne, nous avons assisté à un spectacle qu'on ne s'attendrait nullement à rencontrer en Allemagne. Une foule considérable s'était réunie sur la place publique pour écouter, en silence et dans une attitude profondément recueillie, une sélection de musique religieuse transmise par haut parleur. Tous les passants s'arrêtaient un moment ou venaient se joindre aux auditeurs. Pendant toute la durée de l'audition, personne ne parlait ou ne bougeait, pas même durant les intermèdes. Ce silence absolu, l'attention respectueuse de la foule, ajoutés à l'atmosphère grave que prêtait le voisinage de la cathédrale, rendaient émouvante au possible cette manifestation publique du sentiment religieux.

Semblable spectacle se produisait à la messe de minuit. Dans le calme de la nuit, un bruissement sourd et continu se faisait entendre sur les deux rives du Rhin : c'étaient les cloches des quelque soixante églises de Cologne qui appelaient les fidèles à la prière. L'immense cathédrale était remplie, non pas de badauds venus là par simple curiosité; mais par une multitude recueillie que l'encombrement formidable n'empêchait pas de suivre attentivement le service religieux. Pendant la plus grande partie de la messe, cette foule qui se tenait debout sur les dalles froides, entassée dans tous les petits coins disponibles, n'a cessé de chanter des hymnes et des cantiques avec un enthousiasme et une ferveur presque mystiques : airs mélancoliques et suaves, entonnés par plus de quatre mille voix et qui remplissaient à peine, tant ils étaient

doux, les voûtes de la cathédrale séculaire. Porté par ces voix des deux sexes et de tout âge, cet hommage du peuple allemand se répétait identique dans les soixante églises catholiques de Cologne.

Un peuple qui observe aussi fidèlement ses coutumes et ses traditions religieuses ne saurait se livrer à des explosions de fanatisme xénophobes. Mis au service de solides principes religieux, l'esprit mystique des races du nord constitue peut-être la garantie la plus solide de justice et d'honnêteté et ne saurait coexister avec des instincts d'hégémonie ou de domination militaire; car la paix est l'essence même de toute religion spirituelle sincère et profonde.

* * * *

Une simple promenade dans les rues de certaines grandes villes telles que Cologne, Francfort, Mayence, Aix-la-Chapelle, peut nous révéler plusieurs traits intéressants du caractère de ces populations.

La propreté extrême et la bonne tenue des villes allemandes font plaisir à voir lorsqu'on est habitué à la saleté presque répugnante des villes du midi de l'Europe. Le bon ordre qui règne partout prédispose favorablement le voyageur dès le premier abord et dénote, de la part des habitants, un esprit de discipline très développé. Il existe déjà certaines vertus civiles fort appréciables chez une population respectueuse des premières lois de l'esthétique et soucieuse de maintenir très propres ses demeures privées aussi bien que la propriété publique.

Le calme et la tranquillité qui règnent continuellement dans toutes ces villes donnent également l'impression d'une population très disciplinée. Les agents de police sont presque introuvables tellement ils sont peu nombreux. Dans les rues, jamais on n'entend un éclat de voix ou un cri quelconque. Les gens circulent bien paisiblement, sans se hâter ni se bousculer, observant la tenue la plus correcte et la plus irréprochable. Combien différent du tumulte incessant des rues de Paris, par exemple! Par l'absence de tout bruit et de toute agitation — à laquelle contribue aussi le perfectionnement technique des moyens de transport — une ville rhénane ressemble tout à fait à une ville canadienne, où l'on peut causer à voix basse, sans crainte de s'égosiller, comme à Paris, en s'efforçant de dominer le vacarme assourdissant de la circulation.

L'esprit de discipline est même poussé à un degré qui paraîtrait parfaitement ridicule à un observateur français et quelque peu excessif à un américain. Dans une ville comme Cologne, d'une population de huit cent mille habitants, les piétons, ont toujours à cœur de marcher à droite du trottoir, comme si un règlement de police le leur prescrivait vigoureusement. Dans la rue commerciale la plus importante, la *Hohe Strasse*, trop étroite pour permettre aux voitures d'y circuler, la chaussée est envahie par les piétons et présente ce spectacle, presque comique tellement il est inusité : deux flots continuels de passants, se dirigeant dans la direction opposée, chacun dans le sens de la circulation des voitures. La chaussée semble séparée à son centre par une borne infranchissable, car jamais on ne voit un piéton s'essayer à remonter le flot et à briser l'harmonie d'une circulation si bien ordonnée.

Les figures que l'on rencontre, dans les rues de ces villes rhénanes ont un caractère particulier tout à fait

frappant. Elles n'ont rien de cette allure rude et martiale sous laquelle on se représente ordinairement le type allemand; on ne voit que des visages de graves bourgeois, à l'air très paisible et quelque peu mystique, et qui semblent perdus dans la poursuite d'un rêve intérieur. Les populations des différents quartiers de Cologne ou de Francfort ne donnent nullement l'impression d'un peuple voué à l'action intense; elles semblent plutôt recueillies et concentrées en elles-mêmes, peu loquaces, mais sincères et bienveillantes. Visages aux traits fins et délicats, au regard franc et naïf plongé dans la rêverie ou la méditation, ces gens paraissent très pacifiques et incapables de passions violentes ou de mouvements spontanés. Le mouvement hitlérien n'est guère populaire dans cette partie du pays : les croix gammées peintes sur les murs, sont très rares; on rencontre encore plus rarement un officier ou un soldat portant l'uniforme des *nazis*. Le nombre excessivement restreint des agents de police, même dans les rues les plus fréquentées de Cologne, constitue peut-être le témoignage le plus convaincant du caractère pacifique de la population. En somme, on ne saurait nier que ce peuple de l'Allemagne du Sud soit tout à fait sympathique.

* * * *

Il existe donc une différence presque radicale entre la Prusse militariste, turbulente, sans cesse agitée par les dissensions politiques, et la Rhénanie paisible, profondément religieuse, merveilleusement disciplinée, et supportant avec patience les misères aiguës de la dépression actuelle. Quelques faits historiques attestent cette dissemblance profonde entre deux races que seuls réunissent des liens politiques. Depuis la réalisation de l'unité allemande, l'Allemagne du Sud a constitué au Reichstag le parti du Centre, ou parti catholique. Groupant autour de lui les forces les plus saines de la nation, ce parti a toujours fait bloc contre les extrémistes libéraux, socialistes ou communistes; Bismarck sentait cette partie du pays si différente du reste de la nation allemande qu'il dirigea contre elle les lois draconiennes de son *Kulturkampf*, destinées à briser l'élément catholique au profit du protestantisme, et à consolider par là l'unité militaire et impérialiste de l'Allemagne. Mais, en 1890, la résistance obstinée de la Bavière fit échouer cette tentative d'assimilation des deux races de l'Empire allemand. Cette profonde divergence d'idées et de tempérament entre le Nord et le Sud est apparue nettement au début de 1932, alors que la Bavière et les états du Sud ont menacé de se retirer du Reichstag afin de protester contre les menées trop belliqueuses d'Hitler et de ses nationaux-socialistes.

Devant les réclamations de Berlin, toujours plus exigeantes après chaque nouvelle concession, la France ne cesse de s'alerter et de craindre quelque méfait de la part d'un peuple avéré si turbulent. Mais il semble bien qu'une agression économique ou militaire serait uniquement d'origine prussienne. L'attitude de l'Allemagne rhénane, sur ce sujet, pourrait peut-être se résumer dans ce que nous disait un guide de Francfort alors qu'il nous faisait visiter une église, érigée par souscription publique pour la mise hors la loi de la guerre : "Dans notre pays, vous l'avez certainement constaté, on ne voit que des aigles et des croix impériales, des rues Kaiser, Kronprinz, Wilhelm II et autres noms de la sorte; mais il y a déjà longtemps que nous en avons assez de l'Empereur".

LE STÉNOPHONE

Par Maurice Brodeur.

Le STÉNOPHONE est une véritable machine parlante différente des appareils phonographiques actuellement en usage, pour lesquels l'on emploie des disques d'ébonite (dispositif Berliner) ou des cylindres de cire durcie (dispositif Edison) dont l'enregistrement des sons se fait au moyen d'une aiguille d'ivoire ou d'une pointe de diamant qui entame légèrement la matière même des disques ou des cylindres en y décrivant une ligne ondulée presque imperceptible à l'œil nu, variable de forme, de profondeur ou de largeur, suivant la variation des sons. Aujourd'hui, pour les théâtres du cinéma parlant l'on se sert de plus en plus du film sonore au lieu des disques. Un minuscule rayon de lumière électrique est utilisé pour enregistrer photographiquement les sons, en bordure des images du film cinématographique.

Avant d'être livrés au commerce, ces disques ou ces films sont enregistrés dans les ateliers du fabricant ou dans les studios où l'on tourne les scènes cinématographiques. Pour entendre ce qui y est enregistré l'on installe ces pièces sonores sur des appareils reproducteurs appropriés.

Les quelques explications qui précèdent aideront à comprendre la différence qui existe entre ces instruments phonographiques et la nouvelle invention le STÉNOPHONE avec lequel l'on peut reproduire des sons sans être obligé de se procurer des disques, des cylindres ou des films sonores. D'autre part, le nouvel appareil ne reproduit pas les sons de la musique mais exclusivement les sons du langage parlé.

La personne qui se sert du STÉNOPHONE, fait "parler" cet instrument en formant, à volonté, des MOTS, par le seul mouvement des doigts appuyant sur les touches d'un clavier semblable à celui de la machine à écrire et qui, comme elle, porte, inscrit sur les touches, des lettres ou caractères pour les distinguer les unes des autres. En appuyant du doigt, successivement, sur chaque touche du clavier, l'instrument émet un son caractéristique correspondant respectivement à chaque lettre "parlée" de l'alphabet.

Nous savons que dans le langage parlé, les syllabes des mots sont formées par une ou plusieurs lettres et qu'elles se prononcent par une seule émission de voix. Lorsque l'on prononce, par exemple, le mot "CANADA", l'on fait trois émissions de voix, bien distinctes, qui sont : pour la première CA, pour la seconde NA et la troisième DA. Dans la première syllabe la lettre C devant A se prononce comme le son KE qui, combiné avec celui de la lettre A, forme le son syllabique KA; la seconde syllabe NA et la troisième syllabe DA ne sont pas modifiées. En poursuivant l'analyse de chacune des syllabes de ce mot, nous constatons, tout d'abord, que chaque syllabe est composée de deux lettres et que celles-ci se pro-

noncent bien distinctement, quoiqu'imperceptiblement perçues par l'ouïe lorsque la syllabe est prononcée vivement. Toutefois, si elles sont prononcées très lentement, au ralenti, nous distinguons, en prêtant bien l'oreille, que la première syllabe est composée des sons KE et A, la seconde NE et A, et la troisième DE et A.

C'est absolument de cette façon que l'on décompose les syllabes pour écrire en sténographie. En employant la méthode de prononciation "sténophonique", l'on décompose le mot CANADA en six syllabes de la manière qu'il vient d'être indiquée, à savoir : KE-A, NE-A, DE-A. C'est exactement ce que l'on peut accomplir au moyen du STÉNOPHONE. A l'instant où l'on appuie sur la touche du clavier marquée KE, l'instrument "prononce" le son KE, il en est ainsi pour les autres sons correspondants aux lettres phoniques A, NE, A, DE, A. Avec la dextérité et la rapidité des doigts à mouvoir les touches du clavier l'on peut faire "prononcer" par le STÉNOPHONE le mot CANADA tout comme l'on fait avec les organes vocaux.

Les principaux sont élémentaires (standard) que l'on fait prononcer par le STÉNOPHONE sont les mêmes que ceux employés pour la méthode d'écriture sténographique. Considérons, à titre d'exemple, l'alphabet syllabique français. Les voyelles sont divisées en trois catégories : les voyelles simples A, E, I, O, U; les voyelles doubles ou diphtongues (réunion de deux sons entendus distinctement mais d'une seule émission de voix) OU, OL, EU; les voyelles composées ou nasales : AN, IN, ON, UN. Les consonnes sont : BE, CHE, DE, FE, GNE, GUE, JE, KE, LE, ME, NE, PE, RE, SE, TE, VE et ZE. L'alphabet comprend aussi le son équivalent à un E ouvert E, le son équivalent à un E fermé É, et le son double de L mouillée LL. L'équivalent de X est un son double, soit KS ou GZ.

L'on peut donc combiner ces différents sons syllabiques élémentaires ou moyen des touches du clavier de façon à faire prononcer par le STÉNOPHONE tous les mots de la langue française; la méthode de prononciation "sténophonique" pour n'importe quelle autre langue étant la même. L'on ne peut faire "parler" l'instrument qu'une langue à la fois; si l'on désire lui faire prononcer les mots d'une langue différente il faut y apporter les changements nécessaires, relativement à l'alphabet.

Le principe de l'invention qui est en même temps celui de la "Sténophonie", est la suppression de l'épellation de toutes les lettres qui composent les syllabes, de tout ce que les organes vocaux n'articulent pas ou qui n'est point perçu par l'oreille; l'orthographe et la ponctuation disparaissent.

Nous décrivons ici, brièvement, le fonctionnement

du *sténophone*. Lorsque l'on appuie sur une touche quelconque, celle-ci fait mouvoir une petite pièce "phonatrice", sur laquelle est enregistré un son syllabique élémentaire : dans son mouvement, cette pièce vient à passer en regard d'un dispositif électrique qui reproduit le même son, dénitivement amplifié, par le haut parleur de l'appareil. Chaque son syllabique élémentaire enregistré se présente sur la pièce "phonatrice" sous la forme d'une minuscule ligne ondulée caractéristique. L'enregistrement des sons syllabiques est exécuté, au préalable, dans l'atelier ou le studio du fabricant, par un spécialiste qui possède une diction parfaite et une voix sympathique, car les pièces "phonatrices" reproduiront fidèlement le timbre de voix de l'enregistreur. Une fois que la série des sons syllabiques élémentaires d'une langue quelconque est enregistrée sur les pièces "phonatrices", celles-ci sont fixées dans l'instrument. Le clavier comprend environ 36 touches, divisées en trois rangées. Il y a outre une touche spéciale sur laquelle l'on pose le pouce, de l'une ou l'autre main, pendant un court instant, ce qui a pour but de faire une pause ou repos entre deux mots ou à la fin d'une phrase et le commencement d'une autre, tout comme pour la pause ou la respiration dans le langage parlé. Il ne faut pas faire "prononcer" l'appareil tout d'une traite sans qu'il n'y ait d'arrêt, de temps en temps, entre les mots; l'on doit faire fonctionner l'instrument tout comme si l'on parlait soi-même. Avec un peu de pratique l'on peut faire "parler" le STÉNOPHONE aussi facilement que l'on transcrit des notes au moyen de la machine à écrire.

Cette invention est destinée à servir à tous ceux qui sont privés de l'usage de la parole, soit muets de naissance ou qui sont devenus muets par maladie ou accident; il y a en outre les muets-sourds et les muets-aveugles. Evidemment, le fonctionnement du *sténophone* par les muets de ces deux dernières catégories exige un peu plus d'entraînement. En plus des muets

de la paix, il y a les muets de la guerre; les vétérans soldats qui, sur le champ de bataille, ont reçu de telles blessures ou commotions qui les ont rendus incapables de parler. Ne pouvoir s'exprimer que par des signes de la main ou par l'écriture, c'est d'être limité dans ses moyens d'expression mentale ou sentimentale. Quelle joie éprouveront les muets lorsqu'ils pourront enfin "dire" à leurs semblables un peu de leurs pensées, un peu de leurs sentiments, et ceci, grâce à un appareil qui "parlera" pour eux en tenant le rôle d'interprète; non pas que cet instrument reproduira la véritable voix qui s'est tu pour toujours, mais il servira tout de même d'organe "vocal" qui dira tout haut ce que le muet pense tout bas.

Les muets pourront désormais faire des conférences et même des discours avec le STÉNOPHONE, lequel est, en outre, susceptible d'applications pratiques dans d'autres domaines, par exemple, pour transmettre des messages parlés à de nombreux auditeurs réunis en de vastes lieux publics. Les sons émis par ce nouvel instrument vocal peuvent être transmis par les postes de radio. Cette invention est encore susceptible d'être combinée avec un appareil récepteur télégraphique qui fera dérouler une bande de papier perforée, celle-ci mettra alors en mouvement le STÉNOPHONE qui "lira" tout haut les messages télégraphiés.

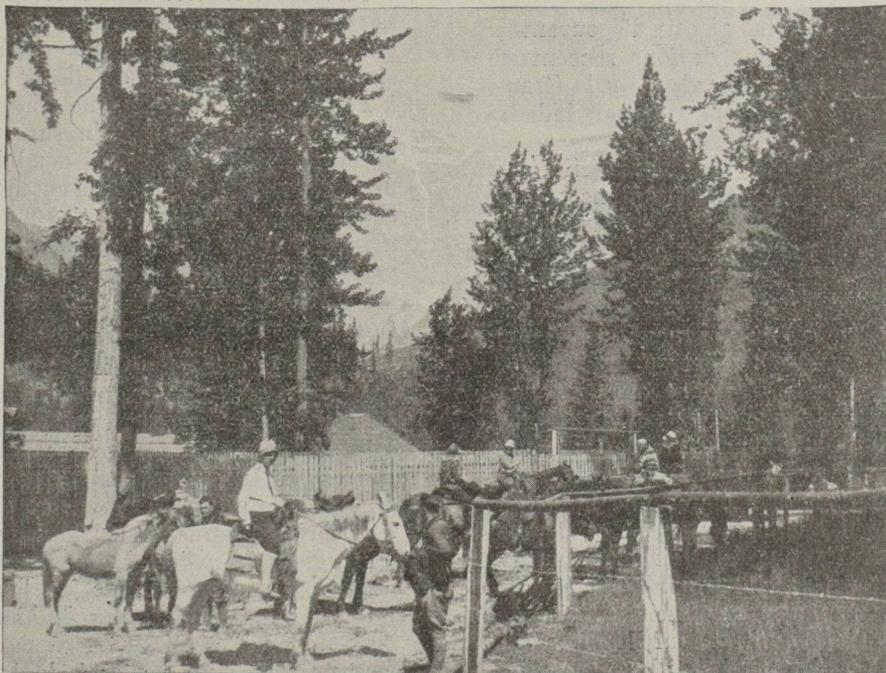
* * * *

L'on peut donc dire que l'inventeur du STÉNOPHONE a rendu la parole aux muets.

M. Brodeur a présenté le résultat de son travail à une importante compagnie électrique qui fera la mise au point et verra au développement de cette invention remarquable par son originalité et son utilité, et s'ajoute aux merveilles scientifiques de notre siècle.

La Société des Arts, Sciences et Lettres le compte au nombre de ses membres qui lui font honneur.

G.-E. M.



La Côte Nord

CHRONIQUE DE LA MER ET DES GREVES

Par Auguste GALIBOIS

(Suite du numéro de décembre)

Nous voguons maintenant à quelques centaines de pieds au-dessus des bâtiments administratifs et des hangars de l'aérodrome de Saint-Hubert.

Assis entre mes deux frères, de quelques années plus âgés que moi, j'écoutais avec une attention soutenue le récit de ces terribles naufrages, et tout un petit monde de comparaisons s'éveillait en mon esprit, — à cette pensée de la mort fortuite qu'on rencontre sur mer ou sur terre, dans le pays éloigné où j'étais né. Je songeais à mon grand-père paternel, disparu dans une tempête, l'année de ma naissance; à mon père qui venait de mourir d'une pleurésie contractée dans un voyage d'hiver; à trois matelots anglais péris sur l'Île-du-Navire et inhumés dans une grande boîte enfoncée depuis dix ans sous un coin de notre maison familiale, voisinage qui intriguait bien mon frère Robert; je songeais à mon grand-père maternel disparu en mer au large de la Gaspésie, par un beau jour d'été et dans des circonstances que je raconterai. Même à cet âge si tendre, on est déjà sensible à la mort des autres, et surtout à leur mort violente; on pense malgré soi qu'un accident pareil pourrait nous arriver le lendemain et toute notre âme s'émeut d'angoisse!

"Ah! la MÉR! Ah! La MÉR! Ah! la gueuse des gueuses!

"Elle en fait-y des malheureux, des malheureuses!

"A croire que tant plus on est à l'adorer,

"Tant plus elle a plaisir à nous faire pleurer!

.....

Quant à moi, un mot funèbre me glaçait d'épouvante: l'Anticosti, l'Anticosti!, que nous devons rencontrer sur notre route, quelques jours plus tard, et où la Grande Guetteuse nous attendait peut-être avec son hideux appareil!

Hébert nous racontait d'abord quelques récits des temps prévolus, récits qui ont été perpétués dans la mémoire de nos gens par la diffusion de plus en plus grande des connaissances de nos annales.

"Autrefois", disait-il, "le capitaine Gainsford fit un naufrage sur l'Île d'Anticosti, où il réussit à débarquer avec quelques-uns de ses compagnons. Plusieurs se noyèrent en voulant prendre terre trop précipitamment, et comme les survivants n'avaient que très peu de provisions il fut entendu que la ration de chaque jour serait de deux biscuits, une demi-livre de lard, une demi-livre de farine, un litre de pois. Quelques épaves du navire leur servirent d'abord à élever une hutte où ils s'installèrent tant bien que mal, jusqu'à ce que le froid et le scorbut fussent venus éclaircir leurs rangs. Le premier qui mourut fut le chirurgien, et quarante hommes le suivirent en quelques semaines. La faim de ces malheureux était extrême. Nuit et jour, les plus faibles étaient obligés de se cacher ou de veiller, par crainte de se voir voler leur maigre ration ou d'être assom-

més et mangés par les plus forts. Un jour, un matelot irlandais enfonça malgré les protestations le dépôt à provisions et mangea à lui seul dix-huit biscuits, ce qui le fit tellement enfler que deux heures après il creva comme une peau de bouc. Enfin, à bout de ressources et d'expédients, cinq des matelots de Gainsford se décidèrent à mettre en mer une petite chaloupe échappée au naufrage et qu'ils avaient calfatée le mieux possible. Ils mirent le cap sur Boston, où ils arrivèrent à demi morts d'épuisement, après trente-cinq jours de navigation. Un navire fut expédié, et l'on sauva ceux qui restaient de ces naufragés décimés par la misère".

* * *

Dans cette histoire de Jos. Hébert, ce qui m'intéressait le plus par analogie avec un autre cas, c'était le sort de l'Irlandais, mort d'avoir mangé dix-huit biscuits de matelots. A la Pointe-à-Maurier, sur un tertre couronné de roches et de gros cailloux, mon oncle avait dû lui aussi inhumer un marin victime de sa gourmandise. Un Guernesiais, nommé de Louche, s'étant permis de manger dix-huit biscuits de la maison Glass, qui déjà existait à Québec, je crois, il en mourut six heures après, la bedaine (pardon!) lui ayant éclaté! C'est dû moins ce qu'on nous avait raconté pour nous prémunir contre le péché de gourmandise et pour expliquer cette sépulture en des lieux insolites.

Mais Jos. Hébert n'en avait pas pour si peu vidé le sac de ses histoires maritimes! "Il y a trois ans ce printemps", continuait-il, après avoir fait à ma mère un signe particulier pour qu'elle ne s'émeuve pas, j'arrêtai à Fox-Bay avec le capitaine Giasson, qui voulait visiter ses pièges. En notre chemin, sur un sentier escarpé, nous découvrimos une corde qui pendait le long d'un rocher. Je tirai sur la corde et nous entendîmes le son d'une cloche à trois cents pas au-dessus de l'endroit où nous nous trouvions. Je fis le tour du morne et je me trouvais en face de trente cadavres, ma foi-de-gueux, dans une hutte qui avait été construite pour servir de refuge aux naufragés éventuels.

Jetés à la côte, sur l'Anticosti, dans le mois d'octobre précédent, ces malheureux avaient terriblement souffert du froid d'un hiver rigoureux, puis la faim s'était mise à les harceler sans pitié. Finalement, ils s'étaient mangés les uns les autres, comme les naufragés de la Méduse. La lutte avait été longue et terrible à en juger par les débris humains. Dans un four à quelques pas de la hutte gisait la moitié d'un cadavre qui avait servi à repaître ces pauvres affamés. A la branche d'une épinette était suspendu le corps déchiqueté d'une petite fille qui elle aussi avait dû faire parti du lugubre garde-manger. Dans un bas-côté de la cabane, ma foi-de-gueux, j'aperçus six cadavres éventrés, les têtes, les

bras, les jambes, coupés, accrochés au plafond. A l'intérieur, sur des restes de charbons éteints, deux grandes chaudières étaient suspendues à la crémaillère, l'une remplie de jambes, l'autre de bras. Dans une autre pièce, on découvrit deux grands coffres, remplis de chair humaine, en morceaux de sept ou huit pouces carrés, et salés à la façon du lard, dans des barriques. Le massacre ne remontait pas à bien longtemps. Dans une troisième et dernière pièce, on aperçut un homme tout habillé, couché dans un hamac. Il était mort, ma foi-de-gueux. C'était un nègre de haute taille tout couvert de sang, et qui paraissait avoir crevé deux ou trois jours auparavant, probablement d'avoir avalé de la couenne trop épaisse. A côté de lui gisait un bras à demi rongé et un grand couteau de cuisine. Un peu plus tard dans un petit hangar, à quelques pas de la hutte, Giasson a trouvé huit cadavres également éventrés et, éparses, ça et là, vingt-trois têtes humaines, toutes horriblement massacrées. On creusa une fosse dans la terre encore gelée et mangeurs et mangés furent enterrés pêle-mêle, ainsi que les coffres et les marmites et leur lugubre contenu. Les pêcheurs ont eu la précaution d'entourer cette sinistre fosse d'une palissade, car cela doit être l'endroit où le diable vient ricaner le jour des Morts, ma foi-de-gueux !

* * *

Cet horrible récit nous avait terrifiés. Nous frémissons, et nous nous demandions comment on peut "aller voir le bon Dieu" avec les mains teintes du sang de nos semblables. "La réponse était logique", disait mon frère Robert, "on allait chez le diable !"

En terminant son récit, je vis Hébert renouveler à ma mère son signe particulier, en clignotant de l'oeil, puis, passant près d'elle, je l'entendis murmurer à voix basse : "Ma foi-de-gueux ! Penses-tu si je leur ai sacré une peur avec le naufrage de "Granicus", affaire vieille de cinquante ans ! A part cela, ne crains rien, Henriette, le capitaine Blais sera ici demain soir."

— "Que ne le disais-tu plus tôt", murmura ma mère.

— "C'est le diable qui vient de me l'apprendre. Un bon petit "diable" à moi, intelligent, mais pas dangereux, ma foi-de-gueux !

* * *

Le lendemain, au milieu de l'après-midi, effectivement la "Stadacona" débouqua le passage situé à l'extrémité nord de la Pointe-à-Maurier et vint jeter l'ancre au fond de la baie, à un demi-mille de l'habitation. On mit la chaloupe à la mer, et nous vîmes arriver à la maison le gros Joseph Blais alors âgé d'une vingtaine d'années et qui passait pour être physiquement le marin le plus fort de la côte. Avec lui se trouvaient le cuisinier, le "cook", et un matelot.

Plus tard, dans l'après-midi, nous arriva "Monsieur Narcisse" avec des instructions définitives pour notre embarquement. La goélette était déjà remplie de pêcheurs chassés du Labrador par deux mauvaises saisons consécutives. Nous devions repartir le surlendemain, Jour de la Toussaint, premier novembre 1885, et faire le voyage avec trente autres passagers de pont, de cabine, de "steerage" (timonerie) et même de cale. Nous étions serrés comme des harengs en caques !

Au large, la "Stadacona" balançait sa coque sur les courtes vagues de la mer rase. Elle était couverte de glace.

Je revois comme d'hier la scène de l'embarquement dans les chaloupes. Je vois ma soeur aînée et deux de mes frères partir à la rame dans la première barge de pêche; puis vient le tour de ma mère, de ma soeur cadette, de mon frère Eugène alors âgé de cinq ans, enfin celui de votre humble serviteur.

En cet après-midi de la Toussaint, la brise s'était remise à souffler de plus belle, accompagnée d'une pluie violente et froide. En nous attendant, la "Stadacona" avait gagné l'ancrage du large. Décidément, avec cette température, le voyage serait très pénible, sinon dangereux. Mais nous devions partir sans retard, le capitaine étant trois semaines en retard, ce qui ne lui était jamais arrivé.

A deux heures, le "grand" Napoléon vint nous chercher tous les quatre pour nous conduire à la "Stadacona", dans la chaloupe à voile. Il devait revenir à terre et passer ce premier hiver loin de nous, sur la Côte Nord.

Nous embarquâmes enfin, après les embrassades et les larmes. Jos. Hébert fut le dernier à nous saluer et à nous dire : "Au revoir à Québec, l'hiver prochain". La brise fraîchissait de plus en plus, et il fallait s'empresser de partir, le capitaine nous attendait au large, inquiet et contrarié par la certitude d'une violente tempête prochaine.

Ma mère prit la "petite" dans ses bras, mon frère Eugène fut couché entre deux bancs, Napoléon "pésà" la voile, se mit au gouvernail, pendant que, tout craintif, je m'asseyais en face de lui, sur le banc d'arrière, — et la chaloupe décolla promptement sous la double impulsion d'un vent violent et d'une main vigoureuse. Ceux qui ont connu mon frère savent combien il était ardent, impétueux, vigoureux. Mais il avait la main sûre et le coeur solide. Avec lui, ma mère ne craignait rien et subissant pour son compte l'obsession d'une pensée lointaine, ne songeait pas au danger. Nous y touchions de près, cependant : de très près !

Nous fîmes un quart de mille en quelques minutes; nous contourâmes l'anse ayant de l'eau jusqu'au "bordé", quand soudain en virant vers la haute mer, Napoléon poussa un cri terrible. Le gouvernail, fendu en deux venait de lui être enlevé par une vague et d'une vitesse vertigineuse nous courions nous briser sur un récif à demi submergés, sur une "cayé", ou îlot rond, inabordable, entièrement lavé par la mer en furie, et distant de nous d'à peine cinquante pieds.

A ce cri de détresse, je bondis sur mes petits pieds et je lui jetai une lourde rame dans les mains ! S'en servant avec une adresse et une rapidité extraordinaire, doué qu'il était alors d'une force remarquable, le récif fut évité, mais par quelques pieds seulement. En trois minutes, du prologue à l'épilogue, nous venions de vivre un drame d'une rare intensité, et nous en sortions tous sains et saufs.

Nous abordâmes la "Stadacona" au fort de la tempête, Napoléon repartit seul, à la rame, et la "Stadacona" leva ses ancrs à cinq heures du soir.

(à suivre)

Tél.: ATELIER 2-8715

Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferb'antier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

Montréal à 90 minutes de Québec

par Lorenzo MASSON.

(Suite de la page 13)

Les pales de l'hélice, qui se font presque visibles, ont l'énergie de nous tirer, cahin-caha, jusqu'au débarcadère, en face des bureaux de la CANADIAN AIRWAYS LTD. Le vacarme du moteur rend peu à peu à la campagne son grand silence impressionnant, qui produit en moi, par contraste, comme une sensation de vide.

À l'heure exacte prévue par l'horaire, la porte de notre carlingue, en s'ouvrant, encadre le mécano qui installe prestement l'escabeau de débarquement, et nous prenons pied à terre, en quittant à regret nos ailes et notre pilote, non sans avoir jeté aux premières un nouveau regard d'admiration reconnaissante et remercié l'autre de sa généreuse complaisance à notre égard.

Heureusement, un essaim d'amis nous fait vite oublier la nostalgie du ciel, pendant que notre oiseau se traîne déjà tristement vers son nid, ou plutôt sa prison, derrière les pales qui hachent l'air sans conviction.

Poignées de mains. Exclamations! Rires. Papotages.

En nous dirigeant vers l'auto qui nous attend à la porte de la gare aérienne, je compare cette arrivée paisible, silencieuse, vraiment poétique, en rase campagne, à la brutalité des gares de chemin de fer, dont l'odeur de pipe sale et d'âcre désinfectant vous prend à la gorge, et où vous percent les oreilles les cris d'assassin poussés par les annonceurs de convois, sans compter la bousculade des voyageurs surexcités qui vous heurtent de leurs valises, dans leur empressement à prendre le train.

Chose étrange, après tant d'heures passées dans l'air à glisser au-dessus des choses à travers l'espace illimité, j'éprouve une sorte de gêne physique durant ce trajet en automobile dans la campagne de Longueuil. Quelque chose de cet embarras que vous donne un vêtement trop étroit. Tout le paysage me paraît resserré sur moi, et j'étouffe dans cet auto, qui roule si peu qu'elle me semble toujours sur le point d'arrêter, en panne. À chaque instant, je m'attends et me prépare en vain à l'élan qui nous fera décoller de terre.

Il était écrit que cette inoubliable envolée se terminerai dans les agapes toujours si fraternelles de notre ami Lévesque. Ces libations ne contribuèrent qu'à enflammer notre enthousiasme d'aviateurs novices.

D'une des plus jolies vérandas de Longueuil, nous regardions descendre le soleil à son coucher derrière les brumes de l'ouest, et projetant encore sur les îlots du Saint-Laurent des fulgurations en demi-teintes. La route qui courait à nos pieds, et la grève accidentée au large de laquelle sommeillait un hydravion Fairchilds, prenaient un aspect velouté en se colorant de rayons obliques rougeâtres. Les arbres et le gazon qui nous entouraient donnaient à cette scène un ca-

ractère de paix bucolique. La nature reprenait son air sérieux de certains soirs d'été. Mais la joie n'était pas absente de ses paysages baignés des derniers rayons du soleil, et cette invitation au recueillement du crépuscule n'avait rien d'austère.

Chacun décrivait à sa façon cette ivresse à se mouvoir avec liberté dans l'espace, cette fluidité de l'air où se tourne, comme en se jouant, l'avion dont les évolutions sont si douces, si souples, si harmonieuses qu'il semble se conduire tout seul.

—Quelle énergie oppose à toutes les forces contraires de la nature cette petite chose si puissante et têtue, mais que l'immensité où elle évolue fait paraître si frêle à l'imagination!

—Qu'il fait bon se trouver transporté dans les hauteurs de l'atmosphère, voir à chaque essor de l'appareil tout un monde de merveilles inconnues, d'aspects infiniment variés, de curiosités inattendues, se déployer sous les yeux émerveillés de l'observateur qui lui confie un instant sa destinée. Et les émotions nouvelles sont dignes des contemplations grandioses.

—Ah! le bonheur d'escalader le ciel, de ne plus apercevoir que de loin une terre qu'on peut croire encore vierge, dépouillée de ses petites, de ses saletés, de sa vermine humaine! La sérénité renaît alors en vous. C'est toujours là qu'il faut en revenir quand on est en avion, et que le moteur tourne bien!

—Oui, mais s'il s'arrête en plein vol, votre moteur? objecte un interlocuteur non converti.

—Il ne reste qu'à planer. Un bon pilote — et la CANADIAN AIRWAYS LTD n'en a point de médiocres — un bon pilote se tient toujours à une altitude suffisante pour atterrir, en cas d'urgence, sans risque ni péril.

—Il reste toutefois bien d'autres causes d'accidents aériens.

—Beaucoup moins nombreuses que dans tous les autres moyens de transport, qui ont, en outre, l'inconvénient d'être fastidieux et bancals, comparés à l'aéroplane. Et même ce vague mystère qui plane toujours devant l'essor du navire aérien n'ajoute-t-il pas au grisement enchanteur de notre course vertigineuse le charme aussi piquant du nouveau, de l'inconnu, de l'imprévu? N'est-ce pas là l'image même de la vie? Semblable à l'avion, nous sommes portés par les vents changeants de la destinée, qu'il faut vaincre ou contourner pour arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon les résistances qui s'opposent à notre énergie plus ou moins triomphante, au port mystérieux qui accueille tous les voyageurs, mais n'en laisse jamais repartir aucun. Heureux quand on y arrive au milieu du calme d'un beau soir comme celui-ci, le sourire aux lèvres, l'optimisme au cœur...

PYROIL

Graphite Liquéfié

LUBRIFIANT

à l'épreuve de

la Chaleur, du Froid, de la Gazoline

après être entré dans le métal.

Un moteur ne marche plus sur fer sur au départ avec **Pyroil**

Pyroil diminue la consommation de l'huile et de la gazoline.

COULOMBE & VALLIÈRE

207, RUE DE LA COURONNE,
QUEBEC.

Tél. : 3-3901

Au Service du Public
comme toujours

GIROUX & CÔTÉ Enrég.

ASSURANCE GÉNÉRALE

70 Rue St-Paul

Edifice "Banque Canadienne du Commerce"
CITÉ DE QUÉBEC

Téléphone : 2-1497

Bureau 2-7595 Développement Impression
Téls.: et Agrandissement
Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique. Illustration de catalogue

Fondée en 1910

Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX
COURS REGULIERS DU
JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) Au Cours Technique

Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.

(b) Au cours de métiers

Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la commission scolaire ou l'équivalent.

Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:

- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, pourcentage).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.



ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME",
DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Enr. Québec.
Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME"
vous ferez un sirop de table délicieux,
équivalent sinon meilleur au vrai sirop
d'érable et à un prix très économique.

